

# *J* *Plein* *jour*

*est une Association de soutien  
aux compagnes de prêtres et de  
religieux et de lutte contre cette  
règle inadaptée et dangereuse  
du célibat imposé dans l'église  
catholique romaine.*

*Bulletin n° 21 - Juillet 2013*

*Dominique Venturini  
Rue du Serpolet - 84160 Lourmarin  
e.mail [venturinid@wanadoo.fr](mailto:venturinid@wanadoo.fr)  
site <http://plein-jour.eu>*

# P21

## SOMMAIRE

Édito 01

Une femme courageuse 02

À Raymond, mon bien-aimé 04

Une révocation brutale 06

Le prêtre a-t-il peur de la femme 07

Un seïsme ! 08

Sur quel volcan ? 10

Religieux et Hommes malgré tout 11

Histoire d'une tranche de vie 13

L'Amour 14

Olympe de Gouges 15

Nihal la sentinelle de Tahir 17

Merci, Lola ! 19

Les enfants du silence 21

Brèves 22

Saga 24

À tous seigneurs tout honneur ! 23

Courrier des lecteurs 27

Piem 28



15



# Rencontre

**A**u cours de mes flâneries littéraires, j'ai rencontré Cheikh Khaled Bentounès. Qui est-ce ?

C'est un écrivain reconnu, persécuté dans son pays, l'Algérie. Il est Responsable d'une importante confrérie soufie et il a fondé les Scouts Musulmans de France. A l'appel de Jean Paul II, il a même participé aux rencontres d'Assise en 1986.

Sa causerie donnée à Lorient le 30 janvier m'a inspirée. Voilà ce qu'il nous propose pour un vivre ensemble harmonieux.

Pour échapper à notre égo surdimensionné, centre du monde autour duquel gravitent les autres humains et le reste de la planète, concevoir une autre représentation : le cercle. Il s'agit de voir l'ensemble des hommes comme formant un cercle dont chaque être humain est un point, dont moi est un point.

Cette représentation induit trois conséquences : si un seul être manque et si moi aussi je manque, le cercle est incomplet.

Contrairement à la vision pyramidale de la société humaine, où les riches, les puissants, les intelligents tiennent le sommet pour dominer le reste des humains, ici, tous les hommes sont équivalents, et nul ne peut prétendre imposer à quiconque son opinion, sa vision du monde ou son mode de vie.

Le centre du monde, vers lequel sont tournés tous les éléments du cercle, c'est l'humanité entière, dont chacun n'est qu'un élément, modeste mais indispensable. Et de ce centre monte un axe vertical, l'axe de la spiritualité, du dépassement ; l'axe qui, pour le croyant monte vers Dieu.

Il ressort de cette conception que ni un individu, ni une religion, ne peut prétendre détenir la connaissance totale de celui que nous appelons Dieu. Nous pouvons seulement monter vers le divin en nous rapprochant du centre ; en fraternité avec les autres membres du cercle et, en bonne géométrie, en nous rapprochant les uns des autres.

En France même, on aurait expérimenté l'enseignement de cette approche avec des enfants et des étudiants ; les résultats auraient dépassé les espérances de ces audacieux éducateurs ...

Un grand merci à Cheikh Khaled Bentounès pour nous avoir présenté un visage de l'Islam à des années lumière de ce dont les médias nous abreuvent quotidiennement.

*Dominique*

*édito*

# UNE FEMME COURAGEUSE

***C'est par une longue lettre que cette compagne a décidé de rompre une relation ambiguë avec un prêtre.***

Cher Alexandre,

Je ressens le besoin de faire le point avec toi. Ainsi, tu ne demeureras pas dans l'incertitude à savoir comment je me sens actuellement. Je pense à toi souvent et l'idée de t'écrire pour te partager les pensées qui m'habitent, ne me quitte pas. Il me semble que, quand j'aurai fait le tour de ce que j'ai à te dire, je pourrai continuer ma vie plus sereinement et tourner la page définitivement. Il se peut que ce ne soit pas facile à lire pour toi. J'ai toujours cru que, dans la relation que nous avons tissée ensemble, nous avons chacun notre part de responsabilité.

À l'époque où je suis devenue amoureuse de toi, je me contentais de t'aimer sans me poser de questions. Mon bonheur, c'était de t'aimer. Que ce soit un amour impossible ne me causait pas problème pour autant que rien de sexuel ne se passait.

Une autre de mes faiblesses, c'est de ne pas t'avoir remis à ta place à chaque fois que tu dépassais les bornes. Mais je prenais tant de plaisir à ce que je vivais avec toi que je ne voulais pas te remettre en question. J'ai vraiment eu tort d'agir ainsi. ***C'est terminé pour moi les amours impossibles.*** Si un jour, je me retrouve face à un autre amour impossible, je vais me sauver en courant, je te le garantis.

Je considère qu'une plus grande

part de responsabilité te revient, car c'est toi qui t'es engagé dans la prêtrise avec le vœu du célibat, pas moi. À la fin mai, quand je t'ai dit que j'étais amoureuse de toi, normalement, compte tenu de ce qu'impose ta condition de prêtre, c'était à toi de me dire que nous devions couper la relation complètement. Par ton silence, tu t'es montré complice. Tu as poussé l'ambiguïté jusqu'à taire la nature de tes sentiments envers moi. « moi, le jour de mon ordination, je suis rentré dans l'abstinence sexuelle pour toujours ». Ainsi, tu évitais de me dire que tu n'étais pas amoureux de moi, tout en ne me spécifiant pas que tu l'étais.

Que ce soit vrai ou pas, un prêtre ne doit jamais dire à une femme qu'il est amoureux d'elle, n'est-ce pas ? Ca, c'est la transparence de nos prêtres prisonniers du carcan du célibat « obligatoire ». Être vrai, pour un prêtre, ne semble pas aussi important que de préserver l'image, « seulement l'image », d'intégrité qu'il veut ainsi projeter. Pourtant, on lit bien dans la Parole de Dieu : « Celui qui obéit à la vérité vient à la lumière, afin qu'on voie clairement que ses actions sont accomplies en accord avec Dieu ». (Jn 3, 21) Quand je t'ai serré longuement dans mes bras, tu m'as gardée, blottie contre toi, jusqu'à ce que je cesse de t'enlacer. Tu étais venu me reconduire chez-moi après une soirée du groupe de partage de foi. J'avais senti que je te troublais sexuellement, car tu n'étais pas capable de me regarder dans les yeux. À la fin de cette rencontre tu

m'as dit, très sûr de toi « Aimée, je vais te reconduire chez-toi ». Dans ma chambre, tu t'es assis en plein milieu de mon lit. Je t'ai montré toutes sortes de photos, dont une de moi où tu as réagi en disant : « hum ... belle madame, belle madame ! ».

J'étais moi-même troublée par la situation d'intimité où nous nous trouvions. Il m'est passé par l'idée, à ce moment-là, de t'envoyer avec moi tout doucement à la renverse dans mon lit. Je ne l'ai pas fait. Mais je me demande encore si tu ne te serais pas laissé tenter, compte tenu des enlacements qui ont suivi, au premier étage, quelques instants plus tard. Il est difficile pour un prêtre d'assumer son célibat. À moins de croire qu'un prêtre devrait se sentir comme un ange asexué. Malheureusement, cette vision extravagante, désincarnée du prêtre, qui fait de lui presque un dieu, est encore répandue dans l'univers catholique conservateur. C'est un grand mal pour les prêtres et pour ceux qui les idéalisent. ***Ils font du prêtre un être magique.*** C'est presque de la superstition et même de l'idolâtrie.

***Tous ces beaux raisonnements de l'Église ne t'empêcheront pas de te morfondre dans une solitude affective douloureuse et d'être tourmenté par des désirs sexuels persistants, sans oublier la souffrance de ne pas avoir d'enfants. Quelle vie ! Ne souffres-tu pas de ne vivre que des liens plus ou moins superficiels avec des paroissiens qui ne sont que des étrangers ?***

Depuis l'automne, j'ai lu plusieurs livres sur le célibat « obligatoire » des prêtres. Ce n'est pas le célibat des prêtres qui cause problème, mais son obligation absolue pour accéder à la prêtrise. Dans ces livres, témoignages vécus exposent les ***innombrables ravages*** de cette règle dans la vie des prêtres et des

femmes qui les aiment. Soyons sérieux ! **Est-ce qu'on peut empêcher un cœur d'aimer ?** Même si tu veux demeurer fidèle à ta prêtrise, tes sentiments peuvent prendre spontanément le dessus, c'est tout à fait normal et humain. Cela crée une attitude d'ambivalence : un « je veux » et un « je ne veux pas » en même temps ! Il y a tant de prêtres qui se sentent coupables envers Dieu à cause du **lavage de cerveau graduel que l'Église a effectué en eux, par rapport à la chasteté absolue qu'un prêtre devrait observer. Je suis encore plus en colère contre l'Église catholique que contre toi.** Nulle part dans la Parole de Dieu et dans les évangiles il est écrit que Dieu exige le célibat pour les prêtres. C'est une déduction malhonnête de l'Église. Je sais que tu aurais bien aimé que je dépasse mes sentiments amoureux et que j'arrive à n'éprouver qu'un lien fraternel et amical. Mais, j'en suis incapable. Tu m'as dit « ce serait une grande victoire sur toi-même » ; Mais je ne sais pas si tu réalises que c'est comme me demander de changer de nature. On ne peut pas contrôler nos sentiments envers une personne. La seule chose qui me restait à faire, c'était de mettre une grande distance entre nous deux. Depuis ton retour de vacances, je voyais bien que tu t'arrangeais pour m'éloigner de toi. **Je ne me suis pas senti respecté par toi**, du fait que tu ne m'as pas avertie de ta décision. Tout au long de notre relation, voyant mes sentiments pour toi, tu as cédé à la tentation de les entretenir soigneusement, afin que je m'investisse corps et âme au service de l'Église.

**Mais tu savais que jamais tu ne t'engagerais avec moi.** La tentation est grande pour un prêtre surchargé de travail de **manipuler émotionnellement une femme**

**pour la maintenir à son service. Elle se donne alors sans compter pour le Seigneur, mais aussi par attachement pour le prêtre. Un vrai piège à rat** pour les prêtres et pour les femmes qui les aiment.

Là où, pour moi, les choses se sont gâtées, c'est quand **tu nias toutes tes responsabilités.** Ce qui me causait problème n'était pas les faiblesses que tu avais eues envers moi, mais le fait de les nier. Par contre, tu m'as menti et ça m'a fait très mal. Et voilà que par-dessus le marché, tu étais fâché contre moi. **Tout était de ma faute. Tout provenait de moi, de mes fabulations.** C'était moi qui avais imaginé, que tu étais amoureux de moi ... **Ma compassion venait de s'envoler.**

Être pasteur est sûrement fascinant. Mais ce n'est pas dans ton intérêt de faire l'autruche, en te berçant d'illusions **sur ton rapport aux femmes. Tu es devant un dilemme qui n'a pas fini de resurgir, tant que tu le nieras et que tu ne le règleras pas.** Ton attitude est symptomatique d'un **conflit intérieur entre ton amour des femmes et l'obligation du célibat. Tu as choisi de jouer au jeu de la prêtrise.** Dans ce jeu, il y a des règles. Si c'est trop difficile pour toi, sors de la prêtrise.

**« On reconnaît un arbre à ses fruits » ; Avec tous les fruits pourris que la règle du célibat obligatoire produit, il est clair qu'elle fait plus de tort que de bien :** aventures passagères, relations amoureuses cachées chez d'autres, pédophilie, prêtres pères abandonnant leurs enfants et les mères. Silence des femmes achetées par l'Église pour taire la paternité d'un prêtre ou d'un évêque. Religieuses violées par des prêtres et avortements toutes dépenses payées par l'Église. Il y a aussi des prêtres comme toi qui, plus ou moins

consciemment, n'arrivent pas à faire autrement que de **jouer avec les sentiments des femmes pour ensuite les laisser tomber, le cœur brisé (comme le mien).** Tu m'as traitée comme si j'étais la septième merveille du monde. **Tu t'es arrangé pour me séduire de manière à ce que je devienne amoureuse de toi. Quand je t'ai déclaré mes sentiments, tu m'as repoussée en me disant : je suis prêtre ...**

Peux-tu imaginer ce que j'ai pu souffrir et ce que je souffre encore, moi qui t'aimais si intensément ? Tu me manques ... et je pleure encore cette relation qui a mal tourné. Quelle folie ! Bonne route !

Aimée



### Perdu D'avance

*papier buvard  
je bois tes lettres les taches noires  
de tes départs  
dans d'autres trains pour d'autres gares  
perdu d'avance  
pas une chance  
tissu éponge  
j'essuie le vrai et le mensonge  
je coule je plonge  
j'ai froid j'ai peur et je me ronge  
perdu d'avance  
pas une chance  
et pars  
n'oublie pas tes cigarettes  
le ciel est si gris  
pars  
tant pis si j'en perd un peu la tête  
trop tôt trop tard  
d'accord raté en faux départ  
l'amour se barre  
change de dieu et de hasard  
perdu d'avance  
pas une chance  
si cher si rare  
il suffit d'un de tes regards  
pour te savoir  
perdu d'avance*



# À R A Y M O N D, MON BIEN-AIMÉ

**Marie Dumais adresse ce très bel hommage à son mari, décédé quelques mois plus tôt. Raymond Dumais a été évêque de Gaspé au Québec. Son amour pour Marie lui a donné la force de quitter sa charge honorifique pour l'épouser et vivre avec elle tout simplement.**

*Aujourd'hui, je désire te rendre témoignage de mon amour indéfectible envers toi en cette fête de la Saint-Valentin et ainsi honorer l'homme que j'ai aimé et aimerai toujours. Tu resteras pour moi un grand, un VRAI, un homme exceptionnel, mais qui as su demeurer simple et humble dans ta grande et riche personnalité. Tu as conquis mon cœur !*

Malgré tous les aléas survenus durant notre parcours de vie lorsque notre liaison fut dévoilée au grand jour, nous nous sommes tenus très fort par la main et ce véritable amour que l'on se vouait mutuellement a engendré une belle et solide complicité qui a contribué à passer au travers en se tenant DEBOUT et ainsi conserver notre dignité.

Ton départ, trop vite, en octobre dernier fut tout un choc ! Une douleur immense m'a envahie. Je manquais d'air, je venais de perdre mon grand amour, mon trésor ! Un vide immense s'est installé dans mon quotidien qui, auparavant, coulait de soi tout doucement, tout simplement. Que de fois on s'avouait spontanément en se regardant : « Ah, qu'on est bien ensemble !... Il

n'y a rien de compliqué »... Désormais, rien ne sera plus pareil !

Ce temps passé côte à côte, brodé de petits détails, mais combien importants, surtout quand on perd l'être aimé : ces gestes, paroles et attentions aimantes, les petits messages sur des bouts de papier que je trouvais à mon lever, nos escapades en voiture non planifiées, mais toujours agréables et légères, durant lesquelles on fredonnait nos airs favoris (surtout de ta chanteuse préférée Nana Mouskouri).

Cela me manque ...

TU ME MANQUES ...

mon tendre Raymond.

Maintenant, je dois continuer à avancer. Pour cela, je devrai puiser à même ce grand amour que tu m'as prodigué sous mille et une facettes durant tout ce temps vécu côte à côte et que je conserve précieusement en mon cœur. Rien ni personne ne pourra l'en déloger. Cela m'appartient pour l'éternité.

Avec toi, j'ai connu et compris ce qu'était l'amour inconditionnel, sans jugement. Cet amour patient et compréhensif a su faire s'épanouir la véritable femme enfouie en moi et tu m'as aidé à reconstruire une confiance en moi. Tu m'as séduite par ton accueil constant et chaleureux et ton beau sourire sur ton joli minois. Je t'avoue que je t'ai toujours trouvé beau intérieurement et extérieurement. De plus, ton respect, ton écoute, ta transparence, ta bonne humeur et ta joie de vivre contagieuse m'ont rendue pleine-

ment heureuse. Tu croquais à belles dents dans la vie, cette vie dont tu as su si bien profiter et m'en faire profiter jusqu'à la toute fin alors que l'on continuait à se tenir la main, totalement présents l'un à l'autre même quand tu avais les yeux fermés. Tes moindres réactions me le signifiaient.

Sous ton regard amoureux, je me suis toujours sentie importante et unique. Tu m'aimais telle que j'étais ... Pour ton charisme, ton charme fou, ton calme et ta grande disponibilité, sans oublier ton humour subtil, mais jamais méchant ... pour tout cela, mon beau Raymond, je t'ai aimé. Je ne peux t'oublier mon ange. Avec toi, j'ai enfin cru au véritable amour, cet amour exceptionnel dont je veux demeurer imprégnée malgré cette douleur de ton absence. Jamais je n'ai connu l'ennui à tes côtés. Tu étais une boîte à surprises sans fin. Je découvrais sans cesse du nouveau ...

Maintenant, lorsque je ferme les yeux et que je repense à toi, à nos dernières confidences, ces paroles empreintes de cet amour unique envers moi, ta femme ... à l'immense tendresse ressentie par ta main caressant mon visage, tu m'avouais : « Ma belle Marie, ma petite femme, je ne regrette absolument rien de toutes ces années vécues ensemble ... Je t'aime tellement et je veux que tu continues à vivre heureuse même quand je ne serai plus là ». Délicatement et avec tendresse, j'essayais les

larmes sur tes joues et je déposais de petits baisers sur tes douces paupières.

Par la suite, tu m'as regardée quelques instants dans les yeux et **je n'oublierai jamais ce regard**, ton si beau regard rempli de quelque chose de GRAND ..., **d'une luminosité** que je ne peux décrire à sa juste teneur avec mes simples mots. Dans ce véritable dernier regard rempli d'une paix si profonde, de béatitude, je dirais, j'ai vu tout l'amour débordant qui t'habitait, j'ai vu ta grandeur d'âme ! Aucun signe d'inquiétude et de peur ... au contraire, j'ai perçu (malgré que cette réalité me faisait mal) que tu étais PRÊT pour ton passage dans l'autre vie, par ton attitude calme et sereine, alors que tes forces diminuaient à vue d'œil.

À partir du souvenir de ces ultimes moments entre toi et moi, main dans la main, et où régnait la plénitude de notre amour, je pourrai à nouveau me refaire le cœur et te laisser l'habiter de ta présence afin que ce dernier cadeau que j'ai eu la chance de contempler dépose un baume sur mes cicatrices pour goûter à nouveau cette liberté bienfaitrice vécue à tes côtés ; et je pourrai enfin te sourire à nouveau, mon p'tit chat, tout secrètement dans le plus intime de mon être, mon merveilleux Raymond.

Pour toutes les belles valeurs que tu m'as laissées (et Dieu sait qu'elles sont nombreuses), je veux témoigner de tout mon amour et de ma reconnaissance envers toi, mon beau Raymond,  
De ta p'tite femme,  
ta bien-aimée,

Marie



**Cette lettre d'adieu, ou mieux, ce poème d'amour est tellement beau que j'ai demandé à Marie l'autorisation de le publier.**

**Voici sa réponse.**

Dominique,  
Je vous remercie d'avoir partagé votre sentiment ainsi que ce que vous avez vécu durant 42 années auprès d'un ministre de l'Église. Il est vrai que je suis privilégiée, surtout quand Raymond a pris un long temps de réflexion et que je ne savais pas ce qui arriverait. La première réponse de sa part fut : « Je reprends mon ministère d'évêque à Gaspé », « refais ta vie et je te souhaite d'être très heureuse »... Cela m'a fait très mal ... mais je ne suis pas du genre à obliger quelqu'un à rester près de moi s'il ne le désire pas vraiment.

Cependant, un certain vendredi Saint, 2001, je reçois un appel de Raymond me disant qu'il ne pouvait vivre sans moi à ses côtés. A Pâques, il est parti de Gaspé pour venir me rencontrer et me dire que si je voulais bien l'attendre jusqu'en juin, la fin de son année pastorale, afin de mettre en ordre tous les dossiers et pouvoir quitter l'esprit tranquille. On habiterait ensemble après l'acceptation du pape d'alors qui lui enleva la charge de son ministère dès son départ. Il a fait deux tentatives pour obtenir sa laïcisation mais en vain, Jean-Paul II est décédé et Benoît XVI n'a jamais donné suite ...

Voici en résumé, ce qui est advenu en dernier lieu. J'ai perdu Raymond le 19 octobre dernier et cela m'a causé un tel choc !!!

Je m'accroche à tout ce qu'il m'a laissé en héritage, ses belles valeurs intégrées à son attitude de vie au quotidien. Il n'a jamais regretté malgré tant de sacrifices et de souffrances, de REJET surtout pour nous deux.

Nous nous aimions librement, tout doucement et très simplement mais heureux, très heureux. Il me faisait tellement rire, c'était un petit coquin vous savez ...

Bref, j'aimerais que vous m'envoyez votre adresse email au complet pour pouvoir l'inscrire dans mon carnet d'adresses et aussi, me dire votre implication sociale, et me parler quelque peu de votre parcours de vie.

À bientôt je l'espère.

Je compte faire acte de présence à la rencontre que Angélyne veut préparer pour l'automne prochain (au Québec avec des compagnes de prêtres aussi. Ndlr). Il me semble qu'il y aurait tellement de beaux partages à recevoir et à donner ...

Marie M. G. Dumais



## JUSTE POUR LUI

*Celui que tu aimes  
Il a les cheveux clairs de ton rire  
Et les yeux lacérés d'ombre  
Quand il ne te voit pas  
  
Celui que tu aimes  
Il parle dans tes silences  
Et se tait parce que l'amour  
emporte au loin les mots  
  
Celui que tu aimes  
Il ne sait rien de toi  
Et possède toute ta vie  
Tes rêves, tes incertitudes  
  
Celui que tu aimes  
Il frissonne dans tes mains  
Et ses gestes nus  
Entrent dans ton cœur  
  
Pour celui que tu aimes  
Tu veilles à la frontière  
Des retours et des départs  
Patiente raison, et blanc désir*

# UNE RÉVOCATION BRUTALE

**Au mois de janvier j'ai reçu une lettre de l'évêque. Il me dit qu'il a eu des échos de mes relations avec une fille et il me demande de démissionner.**

Je lui ai répondu que je n'ai pas l'intention de démissionner. Cela fait vingt ans que je suis au service de l'Eglise ; actuellement dans la paroisse d'Ile-Napoléon et à l'Action catholique des enfants sur le département. Je l'ai fait avec foi et j'ai toujours cherché à le faire le mieux possible. Je n'ai pas perdu cette foi, alors pourquoi démissionner ? D'ailleurs Jésus lui-même avait choisi ses apôtres parmi des gens mariés.

Le 18 février, avant même de me laisser la possibilité de le rencontrer, l'évêque m'a envoyé une lettre me suspendant de toutes mes fonctions de prêtre. Je suis donc obligé de quitter Ile-Napoléon et de me chercher un autre travail pour réorienter ma vie.

C'est un grand merci à tous ceux d'entre vous qui ont su accueillir la nouvelle. Vous avez été nombreux à me montrer votre amitié. Certains même m'ont encouragé. Les exemples ne manquent pas.

« Ce n'est pas normal. Je n'ai jamais compris cela. Il faudrait faire une pétition pour montrer qu'on n'est pas d'accord avec le renvoi ».

« Dites-moi que ce n'est pas vrai ... Je vous donne raison. Ce n'est pas normal avec leurs lois. Ça me fait de la peine qu'on vous perde ».

« Mon gamin a bien réagi. Il voulait faire une pétition. Il a dit : c'est dé-

gueulasse ! Pourquoi il ne pourrait pas avoir une fiancée et se marier ? J'ai mon opinion là-dessus. Les protestants sont bien mariés. Ce serait tout à fait normal ».

Je profite de cette dernière occasion qui m'est donnée pour dire un merci tout particulier à ceux qui pendant huit ans m'ont aidé à être prêtre au service du quartier d'Ile-Napoléon. Surtout pendant mes premières années. Beaucoup de contacts avec des familles m'ont permis de découvrir quelque chose de l'Évangile qui était vécu de multiples manières. C'est encore plus important que de le prêcher. J'ai eu la chance d'accompagner des équipes de jeunes et d'enfants en JOC et ACE. J'étais heureux quand je les voyais s'organiser pour qu'il y ait plus de joie et de partage à l'école et dans le quartier. Je me disais : ils sont sur le chemin qui leur permet de rencontrer Jésus. Je n'étais pas tout seul, mais avec des responsables, des catéchistes et des parents qui partageaient le même projet. Personnellement, je regrette de ne pas pouvoir continuer ce que j'ai fait jusqu'à présent.

Par ailleurs, si certains d'entre vous ont de la peine à accepter ma démarche, à la comprendre, s'ils risquent d'être scandalisés, je voudrais leur demander pardon. Mais nous avons à nous entraider pour accueillir tous les événements de la vie et pour y chercher un appel de Dieu. N'est-ce pas parce que les contemporains de Jésus avaient une idée toute faite sur

Dieu qu'ils n'ont pas su voir celui qui était avec eux et qu'ils l'ont mis en croix quand il les dérangeait trop ?

Pour moi tout n'est pas terminé pour autant. Je pense que Dieu continue à m'appeler. J'ai encore à le suivre et à être témoin de son amour, même si c'est d'une autre manière et avec d'autres personnes.

Pour le quartier d'Ile-Napoléon, cet événement de mon départ forcé doit être pour chacun un appel à continuer et à prendre encore davantage sa place pour faire de notre monde d'hommes, le monde même de Dieu : un monde d'amour, de justice et de joie.

Michel





# LE PRÊTRE A-T-IL PEUR DE LA FEMME ?

***Poser une telle question, c'est déjà situer le célibat sacerdotal dans le domaine très freudien de l'inconscient – à tout le moins du subconscient. Les réponses par oui ou par non de chaque prêtre ou ex-prêtre interrogé ne peuvent être qu'exclusivement subjectives. Elles nous imposent donc de ne céder à aucune généralisation ... comme risquerait de le faire la question elle-même !***

Voilà pourquoi je singularise ma réponse en la modifiant ainsi : moi, ancien prêtre (pendant 10 ans), marié (durant 15 ans), veuf à 49 ans, avec 2 enfants, resté célibataire depuis 1980, ai-je eu peur de la femme ?

Il importe de se mettre d'accord sur le vocabulaire : s'agit-il de la peur de la femme en tant que « genre féminin » ou de la femme en tant qu'être sexué ?

Manifestement introverti durant toute mon adolescence (interne en collège catholique) et ma jeunesse de jeune séminariste, le « genre féminin » n'a jamais constitué pour moi un éveil majeur. En toute sincérité, je dois dire que mes fantasmes me portaient presque toujours vers le mâle que vers la femme ... A ce point que j'ai fait le pas du sous-diaconat sans hésitation. Infantilisme ? Certes ! Mais pas peur.

Pour autant cette imagination exacerbée à partir du sexe de l'homme n'engendrait aucun désir de me laisser aller à l'homosexualité, active ou passive. Paradoxalement, j'avais plus peur de l'homme que de

la femme. Je me souviens bien qu'à cette époque je trouvais regrettable, mais parfaitement explicable, le départ de tel ou tel de mes confrères, d'un Jean A, d'un Yves T, d'un Philippe D, J'étais entièrement soumis à l'avance à l'encyclique de Paul VI « Le célibat sacerdotal » (1967).

En ces années 50, la masturbation était encore un tabou absolu, surtout en milieu clérical. Les cours de diaconales, en 4<sup>e</sup> année de théologie, étaient censés former les futurs prêtres à leur rôle de confesseur. Nous n'étions plus des enfants ... La plupart avaient accompli leur service militaire. Il ne s'agit donc pas ici de parler de bourrage de crâne comme on peut le faire-hélas aux gamins de catéchisme. Mais il est certain que, beaucoup plus subtilement, il s'agissait d'un lavage de cerveau : là, nous était instillé la peur de la femme, l'éternelle tentatrice, l'Eve perpétuelle qui entraîne l'homme dans le péché. D'où l'exaltation du célibat avec pour point d'appui la 1<sup>ère</sup> Epître aux Corinthiens.

Dans mon temps d'aumônerie de lycées, Jean FERRAT avait rendu populaire le poème d'Aragon : « La femme est l'avenir de l'homme ». J'ai eu la chance, dans ces années là, de rencontrer celle avec qui mon avenir allait basculer dans le sens totalement opposé à ce que j'appelaient « ma vocation ». Je dis chance, pour éviter la fameuse grâce efficace, suffisante, etc ... du système augustinien.

Oui, cette femme m'a sorti de l'ornière introspective. Elle a eu la pa-

tience, la persévérance pour comprendre mes hésitations justifiées autant que mes faux problèmes. Il est vrai qu'elle avait une brève expérience de la vie religieuse. Après l'Ecole d'infirmières puis d'Assistants sociaux, sous direction des Sœurs de la Sagesse à Nantes, et après trois ans de métier, à 25 ans, elle entre chez les sœurs du Prado à Lyon-Limonest.

Sa première année terminée, la Maîtresse des Novices lui fait part de l'opinion et de la décision du Conseil « Vous ne pouvez pas vous destiner à la vie religieuse ».

Question ébahie « Mais pourquoi ma Mère » ?

Réponse ultra-brève « Vous posez trop de questions ».

Peu de temps après cette épreuve, notre rencontre de pur hasard s'est lentement, très lentement affirmée en amitié. Notre confiance réciproque rejoignait notre foi jusqu'à dilater le don de soi, jusqu'à épanouir notre raison d'être chrétien ... L'Amour a « pris corps ». C'est le cas de le dire !

Et sa grande lucidité féminine a pris le dessus de mes malformations de « prêtre sur piédestal ».

A 34 ans, je devenais enfin un homme.

Comment pourrais-je avoir peur de la femme ?

Bernard Cosson



# U N S E Ì S M E !

***Jeune vicaire, Yves a pris contact avec une bande de jeunes plus ou moins délinquants de sa ville. Condamnés à l'errance, au chômage, aux séjours en prison, ils vivent dans la rue. Un jour, ils posent cette question brutale « L'abbé, tu peux pas nous loger » ? Il leur explique qu'il lui est impossible de les introduire au presbytère. Alors, logiques, ils insistent « on comprend bien l'abbé que tu puisses pas. Mais t'as qu'à acheter une baraque ». A force de chercher, il découvre deux ma-sures, irrécupérables en l'état. C'est ce qu'il appellera pompeusement « la Maison ». Il s'y installe et les jeunes avec lui.***

Voilà que des femmes s'insinuaient sous les barbelés de mon autodéfense, menaçant l'étendard de mon intégrité et la désignant en toute ingénuité comme une amputation mise en place par l'autoritarisme péremptoire d'une religion dénaturée.

Des filles, il en débarquait tous les jours que la rue déversait laconiquement dans la Maison d'accueil, déjà femmes ou seulement femelles, jeunes en rupture de ban avec leur milieu et leur propre féminité ou résolument orientées vers la reconquête d'elles-mêmes. Personnes à l'histoire chargée de doutes, de blessures, de désirs inassouvis. Petites gueuses en quête d'un abri et d'une affection vite donnée et vite reprise, déjà rouées et rompues aux techniques primaires de la séduction. Adolescentes incendiant d'un coup les garçons à l'affectivité desséchée, aux instincts cassants et tranchants, femmes éjectées d'un monde trop rude et cherchant à implanter ailleurs leur espace intérieur

encore vierge de toute atteinte irrémédiable. Et toutes prêtes à se mesurer au premier homme venu doté d'un minimum d'écoute compréhensive dans les élans exacerbés d'une tendresse mise à sac au cours d'expériences successives et sans gratifications.

En aucune de ces personnes mises en pièces par une existence impitoyable, je n'ai pu détecter la moindre velléité de m'annexer dans ses fiévreux investissements. Aucune n'a jamais cherché à me détourner de mon choix premier. Je dois à chacune d'elles une part infiniment précieuse de ma reconstruction et de mon rééquilibrage et ce, à des titres divers. Chaque partage étant unique et irremplaçable.

Je demeurai ainsi longtemps sur mon île, surveillant assidûment les velléités de débarquement toujours possibles de la part de filles audacieuses qui oseraient lancer une barge de tendresse dans ma direction. La première tentative surprit ma garde pourtant vigilante, que j'avais baissée sans m'en rendre compte à l'occasion d'un voyage en voiture. Nous revenions d'un ramassage de fruits dans un verger prêté par des amis. Ma seule passagère était assise à ma droite, silencieuse, nouvellement arrivée à la Maison pour entamer un parcours de gestionnaire qu'elle devait d'ailleurs brillamment réussir.

En proie à des difficultés passagères, elle se montrait souvent taciturne, solitaire, emmurée dans une distance étudiée lui servant de garde du corps efficace. En période de contrariétés sans issue apparente, elle menaçait volontiers de se lancer sans état d'âme par la portière des voitures qui la véhiculaient. Bien qu'habitué à ces brandons enflammés plutôt virtuels

d'ordinaire, un conducteur ainsi averti en vaut au moins deux ou trois. Je roulais donc tranquillement à cinquante kilomètres heure, soucieux de pouvoir freiner à mort en cas de surprise. La fille me jette trois mots : elle roule pas ta bagnole !

Elle tient son allure, elle n'est pas pressée. Regarde le paysage en passant.

La fille plisse la bouche et grommelle entre ses dents :

je sais bien pourquoi elle roule pas. Dans ma tête, la question pointe : est-ce un signal proche ? J'ai l'impression que s'installent en moi des réflexes de pompier ...

Ah ! tu trouves qu'elle se traîne ? OK ! on la pousse un peu.

Soixante à l'heure qui m'en paraissent le double ! A cette allure, on peut encore espérer maîtriser la situation. La fille se ramasse en boule sur le siège. Quelle autre raison que de mettre sa menace à exécution justifierait de telles contorsions ? Rester calme et apparemment indifférent. D'un bond, elle est sur moi. Je maintiens le volant héroïquement droit. Elle me plaque un large baiser sur la joue. Du coup, je manque avoir l'accident tout seul et m'arrête immédiatement. Mon premier réflexe, imprégné d'une culpabilité malade est de lui mettre ma main sur la figure en redéfinissant bien les places respectives dans cette passe d'armes. D'autant qu'une angoisse aberrante m'envahit sans crier gare ...

Tout le cortège d'une cour d'assises défile impitoyablement sur mon écran intérieur ... Condamnation inévitable. Aussi collants que des plaques de mazout, j'identifie les résidus des représentations judiciaires de Dieu qui me restent de mon enfance. La sensation que le ciel scandalisé m'ac-

cuse à l'unanimité ... Je suis atterré mais j'ai pu retenir le geste meurtrier de ma main de CRS en campagne. Et dans un état de semi inconscience théologique, je lui rends son baiser plus sonnante que trébuchant ignorant encore s'il s'agit d'un crime ou d'une chance. Et elle me dit le plus naturellement du monde que je suis la première personne à l'embrasser de toute sa vie. Du coup, la voiture hésite à repartir.

Dois-je combler le manque à gagner de toutes ces années ? Je coupe le moteur. La situation frise la thérapie de contact. Plus peut-être pour moi que pour elle. Se rendra-t-elle un jour compte de la portée de son geste proche du séisme dans l'esprit d'un jeune abbé encore marqué par une extrême droite religieuse encline à privilégier la rigueur des principes-corssets par rapport à la liberté humaine ? L'impact d'une telle spontanéité pouvait me mener droit à l'entretien psychiatrique ou, au mieux, vers la libération conditionnelle. Son absence totale de perversité permit que ce fut la libération qui l'emporta.

C'est surtout le fossé névrotique séparant mon corps de son histoire porteuse qui se trouvait virtuellement franchi, comme si ce corps se réduisant jusqu'ici à un objet flottant à la surface de mon parcours sans y avoir véritablement trouvé sa place. Cet ensemble de chair et d'os, de sensations et de désirs, si gênant dans les séminaires qu'on l'engloutissait autrefois dans une soutane anxieusement sanglée de trente trois boutons hermétiquement clos, se démenait dans un silence désespéré au cœur de cette camisole de force ... Mais on « s'abîmait » avec tout ça devant un saint sacrement humblement sommé d'abattre à vue toute pensée impure comme un tir aux pigeons. Il faut avouer qu'à ce jeu-là, le saint sacrement en question s'avérait un piètre tireur ! Si la soutane avait fait long

feu, son symbole isolant n'en rôdait pas moins avec obstination dans les mentalités. Les jeunes clercs à peine issus de leur chrysalide s'accrochent parfois à ses vestiges résiduels par besoin social exacerbé d'être reconnus. En témoignent aujourd'hui les « serre-kiki » en plastique blanc autour du cou de ceux auxquels le collier sied si voluptueusement quelque soit leur rang.

L'épisode de la deux chevaux ré-interpellait mon corps tout entier dans ses fonctions rangées au placard depuis des années ... J'avais l'impression de « mettre mon corps » comme un costume neuf pour la première fois et qu'il m'allait comme un gant malgré ses allures encore un peu étriquées. Il me fallait l'initier à la politique du « corps-accord » en respectant les paliers et les réticences qu'il m'opposait en « grouissant ». Ce néologisme insolite né d'un amalgame personnel entre les termes gronder et jouir, rend bien compte des sensations contradictoires que la fringante mise en service de mes récepteurs sensoriels, en instance de décollage immédiat, produisait dans ma conscience.

L'épisode en resta là. Il fallait laisser suffisamment de temps au raz-de-marée pour qu'il puisse traverser l'épaisseur de refus que mon corps lui opposait de tout le hérissément de ses défenses parentales, religieuses, culturelles ... Ce baiser devenait un appel impérieux à la libération par rapport à une structure ecclésiastique invalidante ainsi qu'à la délivrance de cécités, surdités, paralysies ; aphasies intérieures que cette domination unilatérale avait entraînées depuis tant d'années. Ainsi se dénouaient progressivement les nœuds psychologiques, théologiques, institutionnels devenus bourrelets inextricables ou goulets d'étranglement contre lesquels butait mon avenir à force de me crispier sur un modèle culturel

démodé que je croyais devoir conserver ...

Chacun détient en puissance tout ce qui lui est nécessaire pour mener à bien une existence performante. Mais l'état prolongé d'ignorance de soi conduit souvent ces potentialités à l'état de friches inextricables et décourageantes qu'un patient travail sur elles finit par discipliner. L'issue thérapeutique consiste à s'en rendre compte pour s'en rendre maître au prix de fouilles « psycho-archéologiques » aventureuses mais déterminantes... De telles plongées guidées dans ses propres mers intérieures découvrent à la mémoire la construction déjà bien avancée d'un continent mais encore captif de l'inconscient et d'une crainte inexplicite de le voir surgir.

Je suis encore effaré aujourd'hui de tout ce qu'un simple baiser a pu suggérer de relecture et de réflexion. Si telle était chaque fois sa puissance évocatrice, je tirerais beaucoup d'avantages à en multiplier l'exercice. L'apprentissage de cette langue jusque là étrangère relançait mon goût un peu émoussé pour l'étude.

Yves Louyot  
extrait de *Dieuvinettes*



# Sur Quel Volcan ?

“

J'emprunte des passages, des allées  
Je capte des messages, des secrets  
Dans cet espace en filigrane  
Verrai-je un morceau de votre âme ?

Sur quel volcan  
Allons nous danser  
Vous et moi ?  
A quels dépens ?  
Qui va s'y brûler :  
Vous ou moi ?

J'emprunte des passages condamnés  
Où gronde un orage annoncé  
Le feu qui couve et le scandale  
Bientôt détruiront votre bal

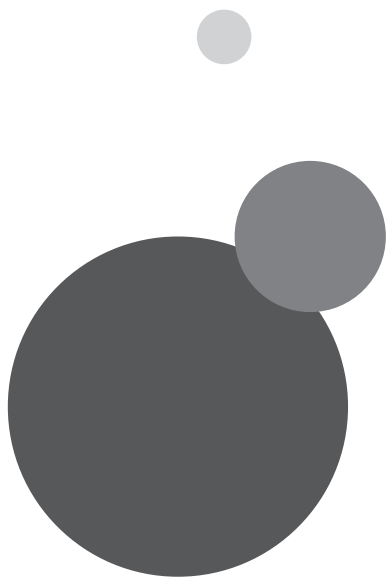
Sur quel volcan  
Allons-nous danser  
Vous et moi ?  
A quels dépens ?  
Qui va s'y brûler :  
Vous ou moi ?

Les beautés qui se cachent  
Sont celles auxquelles je m'attache

Sur quel volcan  
Allons nous danser  
Vous et moi ?  
A quels dépens ?  
Car tout va brûler  
Brûle déjà ...

”

*brûler ...*



# RELIGIEUX ET HOMMES MALGRÉ TOUT

A la lecture de plusieurs articles dénonçant l'obligation de célibat pour les prêtres catholiques, je me suis demandé pourquoi les journalistes ne parlaient pas du célibat des moines. Tous sont pourtant des hommes ! Qu'est-ce qui pourrait bien les différencier ? Je me suis renseignée.

Tout d'abord, ils n'ont pas le même statut. Le prêtre ne choisit pas le célibat. Il lui est imposé d'une façon autoritaire. Il ne fait pas de vœux mais la promesse de respecter le célibat faite à son évêque, le jour de son ordination. Il reçoit un ministère, c'est à dire la fonction d'accompagner des groupes de croyants (paroisses) dans leur vie quotidienne. C'est essentiellement un actif.

Par contre, le religieux fait une démarche volontaire en se consacrant à Dieu par une vie de prières, d'études. C'est un contemplatif, porté par une communauté de frères. C'est par un choix personnel qu'il prononce les vœux de pauvreté, chasteté, obéissance.

Mais sont-ils vraiment libres ?

Enrôlés très tôt dans la vie religieuse les moines et moniales sont pour la plupart issus de familles très catholiques et n'ont pas eu vraiment de libres choix, poussés sensiblement vers un modèle de vie montré comme « parfait » par leur famille. Pour peu qu'ils aient été en quête d'identité vers une vingtaine d'années, ils ont trouvé là une réponse à leur souffrance. D'autres sont venus chercher dans le célibat un refuge face à des difficultés sentimentales ou simplement des pro-

blèmes de communication. La plupart sont si sensibles qu'en se protégeant de tout apport extérieur, ils arrivent de cette façon à vivre soutenus par leur communauté.

Dans le mode de vie religieux entièrement voué à Dieu, il faut accepter de se référer à la Règle et de ne faire confiance à personne, sauf à son supérieur. Aucun autre être humain ne peut avoir de prise sur cette vie là. On comprend aisément qu'en prononçant des vœux perpétuels la personne est entièrement muselée car elle donne sa parole et donc la part la plus intime de sa personne.

Si l'on compare ce choix de vie à l'engagement amoureux, les moines le vivent dans l'esprit et non dans la réalité de la chair. « Dans le monde », on peut bien sûr faire l'amour sans aimer vraiment, mais on peut aussi faire l'amour en donnant à l'autre sa part la plus intime et la plus secrète en acceptant de se montrer faible et humain. La vie religieuse s'y oppose parce que ce serait trahir Dieu. Mais si l'on ampute la personne de sa part la plus humaine, dans le sens de la plus humble, la plus faible et la plus nue, comment pourrait-elle connaître son humanité profonde ?

De façon habituelle, l'Eglise donne à l'amour charnel une connotation toujours aussi négative.

En « évoluant », la vie des religieux consacrés a essayé de donner une autre dimension aux rapports humains en prônant que l'on peut vivre une vie sexuée sans sexualité mais est-ce possible pour des êtres de chairs et de sang, sans se leur-

rer ?

Comment une telle idée peut-elle germer dans le monde religieux ? Nous ne voyons pas en quoi l'abstinence sexuelle serait une valeur en soi.

Même sans être religieux(se), nous pouvons passer des mois et des années sans vie sexuelle et sans pour autant que ce soit une valeur ajoutée. Pour aller plus loin dans cette voie, au risque de choquer certains, on maintient les religieux dans une sexualité adolescente, puisque sans pouvoir aller vers les autres, ils se soulagent tout seuls comme de pauvres êtres repliés sur eux-mêmes, d'après les confidences d'un moine lui-même devenant fou.

A des moments de la vie, on a besoin de calme et de solitude pour réfléchir, prier ou se recentrer sur soi, mais de là à en faire une éthique de vie immuable, sans courir le risque de déviance sexuelle, il y a loin.

J'éviterai les sujets galvaudés comme l'homosexualité masculine dans les monastères.

Les autres concepts mis en avant dans la vie religieuse sont le retrait et la séparation pour être présents et en communion avec tout le monde, c'est-à-dire embrasser le monde entier. Hormis le caractère suffisant de cette disposition, comment penser qu'une relation humaine charnelle puisse nous éloigner des autres, à moins d'être un monstre de possession et de jalousie ! Bien sûr qu'il faut rester vigilant pour ne pas se refermer sur



son couple en accueillant les autres, mais c'est le principe même de toute solidarité.

Sans entrer dans des considérations théologiques, l'idée de préfigurer le Royaume des Cieux n'est-elle pas, elle aussi, une idée bien prétentieuse ? Nous ne retrouvons rien de tel dans les disciples du Christ. La traduction d'eunuque ne veut-elle pas dire simplement se détourner de la débauche et donc user raisonnablement de la sexualité !

D'autres écrits du même ordre qui décrivent l'amitié spirituelle comme l'apogée des relations humaines ne sont-ils pas là pour exprimer la difficulté des hommes (masculins) à élever leur jouissance dans l'amour physique au niveau de la spiritualité et non au niveau de la simple satisfaction physique de la possessivité ?

La contemplation dans laquelle vivent certains religieux demande

beaucoup de concentration, d'abnégation de soi, de contrôle et de maîtrise. C'est le propre de la vie de bien de personnes créatives qui investissent dans leur vocation le meilleur d'elles-mêmes comme les chercheurs, les artistes, les soignants ... Les religieux montrent-ils une voie de sagesse, ou n'est-ce qu'illusion ou hypocrisie pour cacher la misère humaine et se couper du monde des vivants en se repliant sur eux-mêmes ?

Ont-ils vraiment choisi ? Si demain je souhaite devenir religieuse, sans pour autant renoncer à ma vie de femme amoureuse, est-ce que je le peux ?

Quand les religieux chrétiens quittent les Ordres parce qu'ils sont libres soi-disant de choisir, que deviennent-ils s'ils n'ont pas l'appui d'une personne à l'écoute et aimante pour les soutenir dans leur reconversion professionnelle tout comme les prêtres ? Dans le

monde d'aujourd'hui, la vie des religieux et religieuses consacrés n'a pas su s'adapter au changement de société pas plus que celle des prêtres catholiques. Les modèles en vigueur sont tellement décalés par rapport à l'évolution de la société que le système religieux chrétien s'asphyxie.

Les grands concepts du siècle dernier que sont la découverte de la psychologie humaine, de l'inconscient et de l'importance de la sexualité n'ont rien modifié en profondeur dans l'Eglise alors que ces notions ont heureusement transformé le monde.

Valérie L T



## Bulletin d'adhésion ou de soutien

L'adresser à : *Plein Jour C/o D. Venturini*  
8, rue du serpolet - 84160 Lourmarin - Tél. 04 90 68 02 30

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Tél. - Fax - e.mail : \_\_\_\_\_

- Je souhaite adhérer à Plein Jour et verse ma cotisation pour un an, soit 15 € (ou plus ! 20 €, 30 €, ...)
- Je désire soutenir l'aide apportée par Plein Jour aux compagnes par un don de : ..... €
- Je souhaite recevoir des tracts et documents à diffuser. Merci d'avance

Chèques à l'ordre de « Plein Jour »

Date : \_\_\_\_\_ Signature

**Notre lutte est votre lutte - <http://plein-jour.eu>**

*Vous recevrez entre autres notre bulletin trimestriel dont tous les témoignages sont sur le site*

# HISTOIRE D'UNE TRANCHE DE VIE

Je m'appelle Nicole-Marie. J'ai eu la grande chance de naître dans une famille très unie. Je suis la 3<sup>ème</sup> d'une fratrie de 5 enfants. Mes parents étaient enseignants. C'est ma mère qui a fait notre éducation religieuse avec beaucoup de bon sens et d'amour; il fallait ressembler à Jésus, aimer les autres, savoir partager, ne pas mentir et obéir à ses parents ! Mon père était agnostique ; il avait rejeté l'institution église; pour lui l'essentiel était dans le vécu et non dans les prières.

A l'âge de 18 ans je suis devenue monitrice de colonies de vacances, organisées par des religieuses ; Il y avait parmi elles une jeune sœur très dynamique, très enjouée. J'avais beaucoup d'admiration pour elle. Je n'avais plus « d'yeux que pour elle ». C'est ainsi qu'est née ma vocation religieuse.

J'entrais tout naturellement au couvent, après bien des réticences de la part de mes parents, qui doutaient de ma vocation ... Je souhaitais me donner toute à Dieu, aux autres et particulièrement aux enfants. La congrégation étant enseignante, je devins institutrice. Après mon postulat et une année de noviciat je fus envoyée dans une communauté de six religieuses et pris mes fonctions d'enseignante dans les classes primaires. Notre vie en communauté n'avait rien d'exaltant, une vie repliée sur soi, pas d'ouverture sur le monde, pas de journaux, pas de sorties, pas d'engagement autre que celui d'enseigner et de prier. Mon rêve s'écroulait. Ce n'était pas ainsi que j'envisageais ma vie de religieuse ; heureusement, mon métier d'institutrice me passionnait !

Au bout de trois ans, des problèmes

de santé venant s'y ajouter, j'émis le désir de quitter la congrégation. Je m'en suis entretenue avec la supérieure générale laquelle me conseilla de vivre une autre expérience avant de prendre une décision aussi importante.

C'est ainsi que je fus nommée dans une communauté plus grande où il y avait une dizaine de jeunes religieuses, dont certaines encore étudiantes à la FAC. J'y ai mené une vie très différente, il y avait une ambiance chaleureuse, plus d'échange, plus d'engagement (JEC) ; j'y étais heureuse.

Cependant je me posais des questions sur mes engagements, en particulier mes vœux ! Je ne me sentais pas en harmonie avec moi-même ; quelque chose m'empêchait d'être en paix. Il y avait trop de contradictions dans ce que je vivais ; les vœux que j'avais prononcés m'apparaissaient de plus en plus sans fondement.

Ainsi le vœu de pauvreté : certes je ne possédais rien mais je vivais dans une congrégation riche. Quelle signification donner au vœu de chasteté quand toute amitié devient suspecte ?

Et le vœu d'obéissance qui vous oblige à demander l'autorisation de sortir pour aller voir un malade, acheter un livre, participer à une réunion ou une conférence ?

Tout cela je le vivais de plus en plus mal. J'avais cette impression douloureuse de régresser, d'étouffer ; je me sentais infantilisée et surtout en contradiction avec moi-même !

De graves problèmes de santé vinrent à mon secours ; ils m'obligèrent non seulement à opter pour une reconversion professionnelle mais également à changer de région pour un

climat plus clément. La sœur supérieure générale a compris l'importance de ce choix et n'y fit pas d'objection.

Mes parents m'accompagnèrent dans cette reconversion. Cela me donna l'occasion de prendre un peu de distance par rapport à la congrégation et de repenser mon avenir.

D'enseignante je devins assistante sociale, après trois années d'étude. Deux autres religieuses, de mon âge, vinrent ensuite me rejoindre, ensemble nous habitons dans une HLM en pleine ZUP ; ce fut notre fraternité ! C'est ainsi que petit à petit nous nous sommes mises à vivre une vie d'engagement, d'ouverture aux autres, de fraternité, telles que nous la souhaitions toutes les trois.

De temps à autre nous avons la visite d'une des responsables de la congrégation qui s'inquiétait pour nous, mais petit à petit elle a compris que notre attachement à la congrégation n'existait plus. Nous étions devenues des adultes responsables ; nous participions à la vie de la cité ; nous avons enfin l'impression de vivre l'évangile.

Nous avons rejeté tout ce qui constituait le cadre étriqué de notre congrégation religieuse pour être en accord avec nous-mêmes. Il ne nous restait plus qu'à la quitter ; ce que nous fîmes toutes les trois. Pour moi, ce fut après huit années de vie religieuse.

Quelques années plus tard je retrouvais un aumônier d'étudiant avec lequel j'avais sympathisé lors d'une cure thermale où nous logions dans la même pension de famille. Il n'avait plus d'engagement dans « l'institution église » ; il avait repris ses études et enseignait la psycho-sociologie.

Nous avons décidé de passer du

temps ensemble de façon plus régulière ; c'est ainsi que petit à petit, notre amitié s'est transformée en amour.

Mais 300 km nous séparaient, je ne souhaitais pas quitter mon travail lequel me passionnait et pour lui une mutation était difficile à obtenir. De ce fait, nous nous retrouvions pour les vacances et ce n'est que quelques années avant ma retraite que nous avons pu vivre ensemble et nous marier.

Nous aimer, vivre ensemble, ne nous a posé aucun problème. J'avais quitté la congrégation et pouvais donner la priorité à notre amour. J'ai tou-

jours privilégié les événements tels qu'ils se présentaient à moi, essayant de les accueillir avec sérénité. Est-ce avoir une certaine philosophie de la vie ou est-ce ce que l'on appelle la « providence » ? En ce qui me concerne, cela m'a toujours apporté sérénité et « paix de l'âme ».

Pas de regret ? Un seul peut être, celui de n'avoir pas eu d'enfant avec celui que j'aime. Avoir un enfant sans vivre ensemble, sans être marié, n'était pas chose courante à l'époque.

Que dire après ce regard sur mon passé ? Sinon que j'ai vécu heureuse. Je pense être allée au couvent

« sous influence ».

Cette expérience m'a enrichie. J'y ai laissé des amies.

Nous nous retrouvons de temps à autre avec plaisir.

Actuellement faut-il entrer au couvent, prononcer des vœux pour vivre l'évangile ? Je ne le pense pas et c'est certainement ce qui fait la richesse de notre époque.

Nicole



# L'Amour

“

L'amour,  
C'est un océan de vie  
En plénitude  
Un océan de cœur  
Qui appelle l'instant  
L'amour ne mendie rien, il se donne  
Se courbe à la visite des cœurs aimés.  
S'ouvre à leur sourire  
L'amour ne se déchiffre pas  
Il s'invente dans les alphabets rythmés  
D'un chant qui se naît à chaque rencontre  
L'amour se perd dans des égarements  
Sans interdiction  
Sans permission  
Sans laisser passer  
Il est, il vient, il entre.

L'amour se confie  
Dans les murmures déployés  
En récits insensés  
Psaumes ressuscités  
L'amour ne s'oriente pas  
Il vagabonde dans les champs  
Se posant sur chaque pétale  
De la fleur qui s'ouvre à son appel  
Il vole sur l'aile de l'oiseau  
Déposant son souffle aventureux  
Dans les contrées de nos âmes les plus retirées  
Les plus inconnues  
L'amour n'a pas de prédilection  
Il fait se rencontrer les plus lointains  
Et se rit de ceux qui pensent  
Qu'il pourrait vieillir  
L'amour est sans âge  
L'amour  
Se donne  
Se vit  
Et c'est tout ...

”

# OLYMPHE DE GOUGES

## DÉCLARATION DES DROITS DE LA FEMME ET DE LA CITOYENNE

*« Homme, es-tu capable d'être juste ? C'est une femme qui t'en fait la question ; tu ne lui ôteras pas moins ce droit. Dis-moi ? Qui t'a donné le souverain empire d'opprimer mon sexe ? Ta force ? Tes talents ? Observe le créateur dans sa sagesse ; parcours la nature dans sa grandeur, dont tu sembles vouloir te rapprocher, et donne-moi, si tu l'oses, l'exemple de cet empire tyrannique\*. Remonte aux animaux, consulte les éléments, étudie les végétaux, jette enfin un coup d'œil sur toutes les modifications de la matière organisée ; et rends-toi à l'évidence quand je t'en offre les moyens. Cherche, fouille et distingue, si tu le peux, les sexes dans l'administration de la nature. Partout, tu les trouveras confondus, partout ils coopèrent avec un ensemble harmonieux à ce chef d'œuvre immortel.*

*L'homme seul s'est fagoté un principe de cette exception. Bizarre, aveugle, boursoufflé de sciences et dégénéré, dans ce siècle de lumières et de sagacité, dans l'ignorance la plus crasse, il veut commander en despote sur un sexe qui a reçu toutes les facultés intellectuelles.*



**C'est en ces termes vigoureux que cette héroïne révolutionnaire interpellait la partie masculine de l'humanité pour revendiquer l'égalité des sexes et la dignité de la femme. Qui est cette Olympe de Gouges ?**

Marie Gouzes est née le 7 mai 1748 à Montauban. Son père était boucher et sa mère, fille d'un drapier. Selon la rumeur « tout Montauban savait » que Jean-Jacques Lefranc de Pompignan était son père adultérin.

À l'âge de seize ans, elle est mariée à Louis Aubry. Quelques mois plus tard, elle donne naissance à un fils, Pierre. Son mari meurt peu de temps après. Déçue par cette expérience conjugale, elle ne se remariera pas. Elle rejoint sa sœur à Paris. Pendant son séjour à la Cour, elle change de nom. Elle s'appelle désormais Olympe de Gouzes. Elle rencontre un haut fonctionnaire de la marine, Jacques Biétrix de Rozières. Lorsqu'il lui propose de l'épouser, elle refuse.

Issue par sa mère de la bourgeoisie aisée de Montauban, Olympe de Gouges a reçu une éducation qui lui permet de s'adapter aux usages de l'élite parisienne.

Support privilégié des idées nouvelles, le théâtre demeurerait à cette époque sous le contrôle étroit du pouvoir. Olympe de Gouges monte sa propre troupe, avec décors et costumes. Indépendamment de son théâtre politique qui fut joué à Paris et en province pendant la Révolution, la pièce qui rendit célèbre Olympe de Gouges est l'Esclavage des Noirs, inscrite au répertoire de la Comédie-Française sous le titre de *Zamore et Mirza, ou l'heureux naufrage*. Une pièce audacieuse dans le contexte de la monarchie absolue, dont le but était d'attirer l'attention publique sur le sort des Noirs esclaves des colonies. Deux gentilshommes de la Chambre et ministres, se saisirent de l'occasion pour tenter d'envoyer Mme de Gouges à la Bastille et retirer la pièce anti-esclavagiste du répertoire du Français. Grâce à diverses



protections <sup>6</sup>, la lettre de cachet fut révoquée.

Avec la Révolution française, la Comédie-Française devient plus autonome et la pièce sur l'esclavage, inscrite quatre ans plus tôt au répertoire, est enfin représentée. Malgré les changements politiques, le lobby colonial reste très actif, et Olympe de Gouges, soutenue par ses amis du Club des Amis des Noirs, continue à faire face aux harcèlements, aux pressions et même aux menaces.

Elle avait publié « Réflexions sur les hommes nègres » qui lui avait ouvert la porte de la Société des amis des Noirs dont elle fut membre. Au titre d'abolitionniste, elle est citée par l'abbé Grégoire dans la « Liste des hommes courageux qui ont plaidé la cause des malheureux Noirs ». Elle déclara « L'espèce d'hommes nègres m'a toujours intéressée à son déplorable sort. Ceux que je pus interroger traitaient ces gens-là de brutes, d'êtres que le Ciel avait maudits. Mais je vis clairement que c'était la force et le préjugé qui les avaient condamnés à cet horrible esclavage, que la Nature n'y avait aucune part et que l'injuste et puissant intérêt des Blancs avait tout fait ». En 1788, le Journal général de France publie deux brochures politiques de Mme de Gouges. Dans la seconde, elle développe un vaste programme de réformes sociales et sociétales. En relation avec le marquis de Condorcet et son épouse Sophie, elle rejoint les Girondins en 1792. Avec eux, elle devient républicaine. Elle considère que les femmes sont capables d'assumer des tâches traditionnellement confiées aux hommes. Dans pratiquement tous ses écrits, elle demande qu'elles soient associées aux débats politiques et de société. S'étant adressée à Marie-Antoinette, elle rédige une « Déclaration

des droits de la femme et de la citoyenne », calquée sur la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, dans laquelle elle affirme l'égalité des droits civils et politiques des deux sexes, insistant pour qu'on rende à la femme des droits naturels que la force du préjugé lui avait retirés. Ainsi, elle a écrit : « La femme a le droit de monter sur l'échafaud ; elle doit avoir également celui de monter à la Tribune ».

Elle demande l'instauration du divorce – le premier et seul droit conféré aux femmes par la Révolution – qui fut adopté à l'instigation des Girondins. Elle réclame également la suppression du mariage religieux, et son remplacement par une sorte de contrat civil qui prenait en compte les enfants issus de liaisons nées d'une « inclination particulière ». C'était, à l'époque, véritablement révolutionnaire, de même lorsqu'elle milite pour la libre recherche de la paternité et la reconnaissance d'enfants nés hors mariage. Elle est aussi une des premières à théoriser, dans ses grandes lignes, le système de protection maternelle et infantile que nous connaissons aujourd'hui. Elle demande la création de maternités. Sensible à la pauvreté endémique, elle insiste pour qu'on organise des ateliers nationaux pour les chômeurs et des foyers pour mendiants. Toutes ces mesures préconisées « à l'entrée du grand hiver » 1788-1789 sont considérées par Olympe de Gouges comme essentielles, ainsi qu'elle le développe dans Une patriote persécutée, son dernier écrit avant sa mort. En 1793, elle s'en prend vivement à ceux qu'elle tient pour responsables des atrocités des 2 et 3 septembre 1792. Elle désigne particulièrement Marat, l'un des signataires de la circulaire proposant d'étendre les massacres de prison-

niers dans toute la France. Soupçonnant Robespierre d'aspirer à la dictature, elle l'interpelle dans plusieurs écrits. Elle est dénoncée au club des Jacobins.

Dans ses écrits du printemps 1793, elle dénonce la mise en place d'un Comité de salut public qui s'arroge le pouvoir d'envoyer les députés en prison. Après la mise en accusation du parti girondin tout entier à la Convention, elle adresse au président de la Convention une lettre où elle s'indigne de cette mesure attentatoire aux principes démocratiques. Elle est arrêtée par les Montagnards et inculpée par le tribunal révolutionnaire. Désirant se justifier des accusations pesant contre elle, elle réclame sa mise en jugement dans deux affiches qu'elle avait réussi à faire sortir clandestinement de prison. Traduite au Tribunal au matin du 2 novembre, elle est interrogée sommairement. Privée d'avocat elle se défend avec adresse et intelligence. Condamnée à la peine de mort. D'après un inspecteur de police en civil présent à l'exécution, elle est montée sur l'échafaud avec courage et dignité. Avant que la lame ne tombe, elle s'est écriée « Enfants de la Patrie vous vengerez ma mort ». Elle avait alors 45 ans.

***Benoîte Groult lui a rendu hommage dans son dernier livre***





# NIHAL LA SENTINELLE DE TAHIR



Photo : Virginie NGUYEN

***En janvier, deux associations égyptiennes ont rapporté qu'une vingtaine de femmes avaient été victimes de viols collectifs lors des manifestations place Tahrir, au Caire. Devant l'inertie des autorités, des groupes de lutte contre les violences sexuelles réagissent, dont le collectif Basma, créé par Nihal Saad Zaghloul. Rencontre avec une militante qui joue la carte du pragmatisme.***

A l'Arabesque Café, non loin de la place Tahrir, Nihal Saad Zaghloul est l'une des rares femmes attablées. Lunettes rectangulaires, discret piercing dans le nez, voile assorti à ses baskets, pantalon noir, chemise à manches longues, elle arbore le look typique des jeunes Cairotes. Si cette informaticienne de 27 ans - musulmane pratiquante et militante pendant la révolution - a fondé le tout premier mouvement de lutte contre le harcèlement sexuel au Caire, elle avoue s'être longtemps désintéressée de cette

question. « C'était un peu égoïste de ma part, mais je ne pensais pas que c'était assez répandu pour pouvoir m'atteindre ». Fortement médiatisé en France, notamment depuis la sortie du film « Les Femmes du bus 678 », en mai 2012, le phénomène est loin d'être marginal. Selon une étude du Centre égyptien des droits des femmes, 83 % des Égyptiennes auraient été harcelées sexuellement au moins une fois dans leur vie (voir Causette #29).

Nihal a été rattrapée par le problème à l'été 2012. Le 2 juin, des milliers de manifestants se rassemblent place Tahrir pour protester contre le verdict du procès d'Hosni Moubarak (Ce jour-là, le président égyptien déchu a été condamné à la prison à vie pour la mort de manifestants durant la révolte de 2011, mais plusieurs anciens hauts responsables de la sécurité ont été acquittés. Ce verdict, jugé trop clément, a provoqué la colère d'une partie de la population). La jeune femme et deux de ses amies se rendent à la manifestation lorsque, au cours d'une bousculade, un groupe d'hommes les isole et les agresse sexuellement. L'une d'elles sera entièrement déshabillée et subira des attouchements. « Je ne pensais pas qu'un tel degré de violence pouvait exister ».

Mais que fait la police ? Fortement décrédibilisée depuis la révolution, elle reste inactive. Alors, des groupes de lutte contre le harcèlement sexuel, à l'instar de celui de Nihal, fleurissent depuis quelques mois pour enfin occuper le terrain,

Ils réunissent plusieurs dizaines de volontaires. Le principe : être présents lors des grands rassemblements pour dissuader les hommes de passer à l'acte et pour intervenir en cas d'agression.

Les premiers à être descendus dans les rues du Caire, ce sont les jeunes de Basma (également appelé Imprint movement, « empreinte » en français). Fondé l'été dernier par Nihal et deux étudiants cairotes, Abdel Fattah Mahmoud et Hassan Nassar, ce collectif réunit aujourd'hui une cinquantaine de bénévoles - dont deux tiers de garçons - et plus de 13000 fans sur Facebook. Ses premières actions ont été lancées le 19 août 2012, à l'occasion de l'Aid-el-Fitr (fête religieuse marquant la fin du ramadan), dans le métro de l'immense capitale égyptienne (près de 20 millions d'habitants). La fête étant propice aux mouvements de foule et aux débordements, des petites patrouilles de volontaires revêtus d'un gilet jaune fluo s'étaient dispersées dans les stations les plus fréquentées afin de repérer les harceleurs, de les attraper et de les remettre à la police.

Qui sont-ils ? Évoquant ses propres agresseurs, Nihal n'exclut pas un acte prémédité : « Depuis la révolution, le harcèlement sexuel est devenu une arme politique pour dissuader les femmes de manifester » Mais dans les autres cas, dans la rue, le métro, le bus, au quotidien ? « Lors de nos actions, nous attrapons beaucoup de gamins de 10 à 15 ans », explique la jeune femme. Pour elle, le problème n'est pas seulement une question de frustration sexuelle, il est ancré dans la société. Elle dénonce, pêle-mêle, l'insupportable soupçon de culpabilité qui pèse toujours sur les victimes d'agressions; la responsabilité des médias, qui diffusent l'image d'une femme

potiche, « uniquement destinée à attiser le désir sexuel » ; l'éducation, qui enjoint les petites filles à se soumettre ... Tout le contraire de ce que lui a enseigné sa mère, qui a élevé seule ses trois filles. « Après le divorce de mes parents, j'ai appris qu'on pouvait vivre sans homme ».

Dans un rapport paru début février (« Egypt : Gender-based violence against women around Tahrir Square »), Amnesty International appelait « de façon urgente » le président Mohamed Morsi à « agir énergiquement pour mettre fin à cette culture de l'impunité et de la discrimination ». Une réflexion a bien été lancée autour d'un projet de loi contre les violences faites aux femmes. Mais Nihal, comme beaucoup de militants, est sceptique : « La loi ne sera pas appliquée tant que les mentalités n'auront pas changé ». Et les propos tenus récemment par des sénateurs reprochant aux manifestantes d'être fautives d'aller « au milieu de voyous » montrent que le chemin est encore long.

Nihal mise beaucoup sur le travail de terrain de son collectif, qui se décline aussi à travers des campagnes de sensibilisation. À la fac, auprès des jeunes, ou dans les rues de la capitale, les militants, tracts en main, provoquent le débat. « C'est en laissant des petites traces qu'on change les choses ». Pour elle, l'implication des hommes dans le mouvement est primordiale « pour convaincre que ce ne sont pas les femmes qui ont un problème, mais bien les hommes. Et il faut qu'ils le règlent ». La jeune femme veut ainsi se démarquer des organisations féministes de son pays, « qui sont davantage dans le plaidoyer ». Et puis l'étiquette « féministe » la rendrait inaudible dans la rue, confie-t-elle. « Ici, elles sont consi-

dérées comme des folles, des dépravées ».

« Nihal est intéressante, car, contrairement à pas mal de militantes féministes ici, elle ne fait pas partie d'une élite occidentalisée, mais plutôt de la classe moyenne supérieure », constate Perrine Lachenal, une doctorante en anthropologie, installée au Caire, dont le sujet de thèse est la self-défense féminine. Consciente d'être ultra minoritaire, Nihal est persuadée que les choses sont en train de changer. Elle l'avoue cependant, le processus risque d'être long : « Il faut d'abord admettre qu'il y a un problème. Ensuite, en parler. Enfin, trouver une solution »

*Julia PASCUAL et  
Benjamin SÈZE  
pour Causette*



# M E R C I L O L A !



***Elle s'est confiée à Causette, en exclusivité, avant de repartir à travers le monde pour sauver les Raognani, sa tribu d'adoption en Amazonie.***

C'est une jeune femme pétillante qui nous accueille dans les serres de l'École du Breuil, à Paris. Lola prend le temps de nous présenter chaque plante comme on présenterait des potes. Avec une affection particulière pour cette fleur au doux nom de *Haemanthus multiflorus*. Rien ne prédestinait cette jeune quadragénaire à entrer en guerre contre les puissants. Au contraire, Lola a toujours eu une vie discrète, dédiée à la nature et aux autres. Née dans un petit village Cévenol, elle est élevée par un père espagnol, José, maçon spécialisé en plafonnage. « Un homme remarquable, qui m'a élevée dans un amour que je qualifierais de taiseux. Les démonstrations d'affection, ce n'était pas son fort, mais il a su me donner les bases nécessaires: respect, travail, protection. Je n'ai jamais manqué de rien ». Quant à sa mère ? « Je ne l'ai pas connue », souffle-t-elle dans un sourire encore triste aujourd'hui. Un peu plus tard, nous apprendrons qu'une fois sortie de la maternité « Maman est partie ». Est-ce cette part manquante, cette béance, qui a fait de Lola une aventurière incapable de se stabiliser en un lieu, dans un métier ? « Je ne pensais qu'à la liberté, je ne voulais jamais m'arrêter et je voulais aider les autres, mais rester libre ». Le bac en poche, elle décide de vivre « selon

les saisons ». « Je ne peux pas m'éloigner de la nature, c'est viscéral ! ». Elle est de toutes les cueillettes : vendanges, olives, pommes et oignons. Partout où elle se rend, elle rejoint diverses associations d'alphabétisation, distribution de repas, etc. Lola est aussi une jeune fille magnifique qui apprécie la bonne chère : manger, boire, danser et aimer... Mais elle aime comme elle vit, sans s'attacher. « Sûrement la peur d'être à nouveau abandonnée ».

Sa vie va basculer une première fois lorsqu'au cours d'une soirée elle monte un spectacle de danse au profit d'une association caritative. Ce soir d'été, un homme est là, en vacances. Il flashe sur Lola, « son aura si particulière », dira-t-il. C'est grâce à lui que Lola connaîtra son quart d'heure de gloire. Cet homme la fait entrer dans le groupe de la Macarena. C'est elle, la jolie brune aux petites tresses. Pendant plusieurs mois, elle vivra la folle vie d'artiste. « J'étais sur un nuage, nous changions de ville chaque jour; il me semblait avoir tout : la danse, bien sûr ; mais aussi la reconnaissance, l'argent. Les gens me faisaient signer des autographes, ils me remerciaient de leur donner du rêve ... ».

Puis l'automne est arrivé, un tube chassant l'autre, Lola a été remerciée. « C'est incroyable, cette famille que je croyais avoir trouvée s'est évaporée. Plus un appel. Plus de travail. Rien, j'ai été jetée comme un Kleenex usagé ». Quant à « l'homme », il avait découvert une nouvelle « fille à aura ». Ce qu'elle aura voulu éviter toute sa vie vient de se reproduire : « Abandonnée, j'ai été à nouveau abandonnée. J'ai compris que je ne pouvais plus vivre ainsi. Je devais grandir et ne plus avoir peur. La Macarena lui aura au moins rapporté un gros tas de billets. « J'en ai envoyé une



bonne partie à mon père, il a pu finir la maison de ses rêves. Puis j'ai décidé, suite à un reportage à la télévision, d'aller à la rencontre du peuple Raognani, en Amazonie. C'est drôle, car j'ai eu une révélation : ma vie était là-bas, nulle part ailleurs ». Rien, jamais, jusqu'à ce jour n'a contredit cette première intuition.

Lola rejoint l'association Survivre, chargée d'observer les trous de la canopée et d'en évaluer les dangers pour les peuples autochtones (les Raognani, les Kayapos, les Awâ). « Quand je suis arrivée chez les Raognani [*cette tribu a été l'objet d'études très poussées par feu l'anthropologue Claude Lévi-Strauss, ndlr*], la rencontre a été si simple que j'ai su que j'étais enfin chez moi ! J'ai été tout de suite admise à participer à la vie de la tribu : chasse, pêche, traditions, cueillette. Au début, nous échangeons par gestes, par la danse. Puis je me suis habituée à leurs claquements de langue. Mais j'ai fini par apprendre leur langue, enfin, au moins me faire comprendre. Même au fond de la forêt amazonienne, on n'en reste pas moins femme : « Un matin, épuisée par les douleurs de mes règles, je marchais pliée en deux. Alerté par les femmes du groupe, le grand chef raognani est venu vers moi : « Ra-gna-gna ! Ra-gna-gna-gna-gna ! » scandait-il en me regardant droit dans les yeux. Les femmes acquiesçaient : « Lyoc-lyoc ! Lyoc-lyoc ! » Moi, je ne comprenais rien ». Peu après, les femmes lui amènent la potion du chef : une décoction d'écorces de lyoc-lyoc (arbre connu sous le nom de Spasmula lyocula - On peut voir un spécimen de cet arbre dans les serres du Jardin des Plantes : c'est le seul en France). « Immédiatement, la douleur s'est évanouie ! Et j'étais si contente que, croyez-moi, ce jour-là, je fus une chas-

seuse redoutable ! Et hop ! un hipopotame ! »

Quelques mois après cet événement, Lola apprend que son père a eu un grave accident : il s'est ramassé une bétonnière sur les reins, et on craint pour sa vie. Ni une ni deux : Lola saute dans la première pirogue en partance pour la ville de Cayenne. Plus de peur que de mal : José doit rester alité trois mois, mais il retrouvera l'usage de ses jambes. Lola reste à son chevet. « Il avait toujours été là pour moi, c'était à mon tour de veiller sur lui ». Elle en profite pour reprendre contact avec ses amis restés dans les Cévennes. Lola a ramené plusieurs pots remplis de lyoc-lyoc. Toujours généreuse, elle en file à ses copines. Dont Maria, sa pote de maternelle devenue chercheuse pour le laboratoire Céphalon, à Grenoble. Celle-ci, étonnée par l'efficacité de la potion magique, la scrute au microscope et isole la molécule. Elle en parle à son patron qui, vénal, lui demande de garder le secret. Maria accepte. Le brevet sera déposé à leurs deux noms et il obtiendra rapidement une AMM (autorisation de mise sur le marché). La suite, vous la connaissez : le Spasfon Lyoc allait remplir nos armoires à pharmacie et les poches des deux imposteurs. Pendant des années, Lola ne se doutera de rien. « En septembre dernier j'ai appris la supercherie ». « Jamais je n'aurais pensé que Maria pourrait me trahir pour du fric. Mais pire, elle a trahi les Raognani ! » Je devais réparation à ce peuple qui m'avait accueillie, réparée, aimée, sans poser une seule question. J'ai réfléchi longtemps et, quand j'ai appris que le projet du barrage Belo Monte avait obtenu le « feu vert » de l'État brésilien, j'ai pris ma décision. J'allais me battre. Ce barrage va engloutir la tribu raognanite, elle devra quitter ses terres ». Son combat dé-

marre par une plainte contre le labo. Puis, elle décide d'écrire son autobiographie : Mes mots de ventre. « Je veux que le monde entier soit sensibilisé à la cause des Raognani. Je crois profondément que si l'on ne respecte pas la nature, elle se vengera ». Aujourd'hui, elle donne des conférences dans le monde entier. « Pour eux, je me battrais jusqu'au bout ! ».

« Mes mots de ventre » de Lola Pescado





# LES ENFANTS DU SILENCE

représentés en France par cette association. Sa fondatrice Anne-Marie, est fille d'un prêtre et d'une religieuse qui ont repris leur liberté pour vivre leur amour et fonder une famille. Mais compte tenu des préjugés de la société, cette situation insolite leur a été une épreuve très dure.

L'amour qui unit le prêtre et sa compagne est condamné par la hiérarchie de l'Eglise ; la sanction est immédiate : le prêtre doit quitter femme et enfant et les réduire au désespoir, ou quitter son sacerdoce et plonger dans le désarroi. Voilà ce qui résulte de la politique de l'Eglise.

Anne-Marie a perdu ses parents trop tôt pour faire avec eux un travail d'analyse et de cicatrisation. Pendant des années elle a enquêté et réfléchi sur leur histoire. Son récit va paraître en 2013. Le prolongement naturel de ce travail se réalise aujourd'hui dans la création d'une association visant à rassembler les enfants de prêtres et leurs familles et sympathisants.

Certains, encore aujourd'hui, cachent leur situation et n'osent pas parler de leur vie. Cette association veut leur offrir un cadre de rencontre et d'échanges en toute confidentialité et au besoin des conseils juridiques. Pouvoir parler de son vécu, partager avec d'autres peut favoriser la cicatrisation. Enfin,

participer à la vie de l'association peut contribuer à faire évoluer la position de l'Eglise catholique romaine, la seule à imposer le célibat aux prêtres.

L'opinion publique est déjà largement favorable à ce changement. La liberté de choix permettra d'éviter bien des souffrances. C'est alors que les prêtres pourront s'épanouir dans leur ministère et leurs enfants vivre leur condition en toute sérénité.

Anne-Marie appelle tous les enfants de prêtres et leurs parents à la rejoindre dans cette association pour faire route ensemble vers plus de justice et plus d'amour. « Nous n'avons commis aucune faute, et pourtant, nous et nos familles sommes marginalisés, alors que nous sommes victimes d'une injustice imposée par le Vatican. Adhérer à l'association « Les Enfants du Silence », c'est faire un petit pas vers le changement. Participer à l'action de l'association c'est en faire un autre. Et à force de petits pas ...

Espérons ce changement ! Mais en attendant, soyons conscients de nos droits, et pour les faire valoir, redressons la tête ».

***Cette association parue au J.O. du 29 décembre 2012 a pour objet : la défense des droits des enfants de prêtres et du droit des prêtres à se marier. PLEIN JOUR accueille cette nouvelle venue et lui offre son soutien.***

## **LES ENFANTS DE PRETRES PRENNENT LA PAROLE.**

On parle souvent des prêtres déchirés entre leur vocation et le besoin de fonder une famille.

On parle aussi des compagnes de prêtres condamnées au silence par des prélats qui les ignorent ou les culpabilisent.

On commence à parler des enfants de prêtres, autres oubliés de l'histoire, qui pourront désormais être

**Contact : Anne-Marie JARZAC**  
**Résidence du Parc (Sapins B) - 38430 MOIRANS**  
**Tél. 04 76 35 36 75 - Mail : [enfantsdusilence@gmail.com](mailto:enfantsdusilence@gmail.com)**



# B R È V E S

## LA FOLIE DES RELIGIONS

*Cette lettre de notre amie québécoise proteste contre une décision grave prise par les juges de La Cour Suprême du Canada, autorisant le port du niqab lors d'une comparution en justice.*

Je ne peux croire qu'une société moderne comme le Canada se laisse manipuler par des religions moyen-âgeuses. Pour être non seulement légitimes, autorisées, approuvées, il suffit, selon la Cour suprême du Canada, d'invoquer une croyance religieuse sincère. C'est ainsi que le niqab, couvrant tout le visage d'une femme, peut être porté lorsqu'elle témoignera devant un tribunal. Dans les années soixante, j'étais religieuse et j'ai porté des costumes quasi semblables à ce niqab. Par une croyance sincère, toutes sortes de folies étaient de rigueur, nous nous donnions le fouet le vendredi de chaque semaine. Même notre identité nous avait été enlevée puisque mon véritable nom, Andréa Richard, n'existait plus et le nouveau qui m'était imposé était Sœur Xavier Marie-de-la-Trinité. Je ne m'appartenais plus et la Mère, la Sainte Église, se substituait à ma véritable mère biologique, avec qui les contacts étaient réduits et règlementés. Pour ma communauté religieuse, je devais être fille de l'Église, avec tout ce que cela comportait : vœux et règlements absurdes et inhumains. Heureusement, j'ai pu sortir de ce purgatoire et devenir une femme libre. Nous devons, par solidarité avec ces femmes voilées, ne jamais accepter qu'elles disparaissent vivantes dans un linceul-niqab et la Cour suprême du Canada devrait faire œuvre d'éducation en refusant l'inacceptable. Par les absurdités de leur religion, elles perdent leur identité en disparaissant dans une prison de tissu. On ne peut voir leur visage révélant l'identité de la personne. En autorisant ces folies venant des religions, la Cour suprême fait elle aussi une folie. J'aimerais chez nos juges plus de maturité et une grande sagesse pour désapprouver les délires et les dérives venant de ces religions. Il est grand temps qu'une véritable séparation de la Religion et de l'Etat soit respectée. Que le gouvernement s'aligne sur cette direction. Autrement, les retombées pourraient être désastreuses parce qu'elles entraveraient l'évolution de la femme et même celle de l'homme.

Andréa ■■■

## APPEL À L'AUTORITÉ RESPONSABLE

Je pense à la phrase de Saint Jean « La vérité vous rendra libres ». Quoi de plus important dans le domaine religieux et spirituel que de correspondre à cette phrase ! Pas seulement dans le secret des consciences mais aussi dans les institutions elles-mêmes pour que les hommes et les femmes y adhérant s'y sentent vraiment libres, gage de leur évolution personnelle et collective ?

La « vérité » fait référence aussi à la vérité humaine, psychologique, sociale de chacun à laquelle aucun être n'échappe sous peine de se scléroser. Les responsables religieux (non élus) ne savent-ils pas qu'obliger les candidats au sacerdoce à passer uniformément et partout sous les fourches caudines du célibat, ne peut correspondre à la vérité de chacun et de chaque culture ?

Selon le charisme, la nature, l'héritage de chacun, certains seront faits davantage pour le célibat et d'autres pour le sacerdoce en étant mariés sans supériorité d'un état sur l'autre. En maintenant le célibat obligatoire, qui plus est pour le seul clergé occidental (sauf pour les ex-Anglicans ou les pasteurs protestants passés à l'ECR !) l'Église catholique n'est pas crédible eu égard aux exigences de la vérité.

Le futur pape ne pourrait-il avoir le courage et la force de poser enfin un geste libérateur en mettant clairement à l'ordre du jour ce problème au lieu de fermer la porte à toutes les demandes et aux nombreux cris qui montent vers Rome depuis longtemps ! Il reconnaîtrait ainsi les martyres secrets vécus par beaucoup d'hommes et de femmes dont la règle de l'Église est comptable. Il ouvrirait une porte sur l'avenir et surtout, il libérerait une forte énergie. Refuser de reconnaître la vérité humaine, le réalisme de notre condition humaine bloque les circuits de l'énergie spirituelle et conduit les prêtres et les femmes concernés à vivre en deçà de leurs capacités, bloqués qu'ils sont par les efforts déployés pour refouler les désirs de leur cœur et de leur corps, et à adopter des stratégies fausses ou même déviantes : affectation d'indifférence, cruauté inconsciente, culpabilisation constante, tendance à s'auto-punir et donc à punir l'autre (phrase trop longue et trop lourde !). Absence d'égalité réelle entre les hommes et les femmes concernés, distance entre le

discours et la vie. Ce serait un acte d'humilité de la part d'un responsable religieux de reconnaître les vérités de la vie humaine. Cela rendrait l'Eglise catholique tellement plus crédible aux yeux de nos contemporains qui ne supportent plus les faux semblants et le culte du secret, surtout depuis les révélations fracassantes de ces derniers temps.

Jean Delumeau a écrit dans « Ce que je crois » (1985) « L'Eglise primitive a créé les ministères dont elle avait besoin. Celle du XX<sup>ème</sup> siècle finissant a intérêt à l'imiter à cet égard en faisant preuve d'imagination et en ne s'hypnotisant pas sur des formules rigides et intouchables. »

La place de la femme, minorée dans l'Eglise, en sortirait grandie et un nouvel équilibre bien plus épanouissant et clair se développerait. Ne pas respecter la liberté profonde de chaque être au prétexte de règles, de don total, de sublimation, finit par se payer très cher. La preuve, actuellement ! Il n'y a pas de problèmes secondaires ou mineurs car tout se tient. Remettre à plus tard ou à ses successeurs la résolution d'un problème est préjudiciable pour tous et montre peu de sollicitude. Un autre argument important est celui du respect des « droits fondamentaux de l'homme » parmi lesquels le droit d'aimer et d'être aimé. Faut-il rappeler que le christianisme a inspiré en grande partie ces droits fondamentaux de la Charte européenne. D'ailleurs deux papes y font une référence explicite. Le pape Léon XIII n'a-t-il pas écrit dans une encyclique du 15 mai 1891 : « Aucune loi humaine ne saurait enlever d'aucune façon le droit naturel et primordial de tout homme au mariage ... ». Il faut y ajouter la déclaration de Paul VI dans son encyclique du 26 mars 1967 : « Sans le droit inaliénable au mariage et à la procréation, il n'est pas de dignité humaine. Le premier droit de l'homme est le droit à la vie et de donner la vie ».

Il serait temps que la hiérarchie mette fin à cette incohérence et que l'Eglise s'applique à elle-même les grands principes qu'elle proclame de façon solennelle.

Romane ■ ■ ■

## L'ÉGLISE LE POIDS DU SILENCE \_\_\_\_\_

***L'excellent titre de ce téléfilm vu sur France2 m'a fait penser dès l'abord à cette précaution, illusoire mais obligatoire en 1940, de peindre en bleu tous les carreaux vitrés des fenêtres ... pour dérouter les avions ennemis. C'était « l'opération camouflage » !***

Or, l'Eglise Romaine, infiniment plus experte en ca-

mouflage qu'en humanité (malgré l'opinion de Paul VI à l'ONU) se trouve enfin mise au pilori et pas pour des broutilles. Ce film donne à voir que, de façon incommensurable, la réalité dépasse la fiction. Et c'est ce qu'il y a de plus bouleversant : du début à la fin, très peu d'emprunt à la fiction, à l'imagination mais seulement l'approche du réel, qualifié depuis moins de vingt ans de « crime » : destruction de l'être humain, qui plus est, de l'enfant.

La délicatesse avec laquelle est traité ce sujet de la pédophilie ecclésiastique devrait, me semble-t-il, amener une réflexion conséquente sur la perversité de la confession auriculaire. Perversité ? Oui, dans la mesure où ce « sacrement » engendre et justifie le poids du silence ... autrement dit du camouflage. Perversité ? Oh ! combien, car l'absolution, sans être automatique, est donnée, la plupart du temps, pour consolider la contrition du pénitent. Et pourtant, « Dieu seul sonde les reins et les cœurs », paraît-il.

Cette contradiction trouve son point culminant dans ce film lorsqu'on y voit le prêtre expliquer au jeune garçon qui croule sous la honte, sous les scrupules et dans l'angoisse : « nous vivons, toi et moi un amour qui nous rapproche de Dieu »

La boucle est bouclée ...

Peut-on encore admettre la mainmise des religions sur les consciences, en particulier du catholicisme qui prétend détenir, et lui seul, la vérité ?

L'attitude inavouable de l'Eglise catholique romaine a commencé à être démaquillée à la toute fin du XX<sup>ème</sup> siècle. La qualification juridique de crime, la gravité de la non-dénonciation par la Hiérarchie, l'indifférence pour les jeunes victimes ont enfin pris toute leur ampleur moralement, en ce début du XXI<sup>ème</sup> siècle.

Hélas ! Ladite Hiérarchie encore aujourd'hui compte beaucoup sur la prescription pour amortir le choc. Combien de siècles faudra-t-il encore pour que l'Eglise cesse de se croire au-dessus des lois civiles ?

*P.S. Le caractère non-confessionnel de notre Association Plein Jour me fait espérer une suite à ce débat exceptionnel qui a suivi la projection du film ... Je crains pourtant que mon dialogue amical croyants/incroyants soit encore un vœu pieux !... Qu'en pensez-vous ?*

Bernard Cosson ■ ■ ■

# SAGA

## **L'actualité m'a un peu devancé !**

J'avais prévu de réfléchir aujourd'hui sur le pouvoir des papes, toujours en relation, évidemment, avec l'objet de notre recherche, à savoir les règles disciplinaires qui imposent le célibat aux prêtres. On dit toujours à un prêtre : « Tu es prêtre pour l'éternité ! » (Comme disait un humoriste, c'est long l'éternité !) C'est ainsi qu'on voit des prêtres de plus de 75 ans, pourtant à la retraite, qui continuent d'aller célébrer, prêcher, confesser, enterrer jusqu'à épuisement complet. D'autres, plus sages à notre avis, prennent vraiment leur retraite et ils en profitent pour changer de département, voyager, se remettre à certaines études ou se replonger dans des lectures dont un ministère trop absorbant les a privés. Mais s'opère, au moment de la retraite, un vrai découplage entre l'homme et la fonction. Si le prêtre l'est pour l'éternité, alors que dire de l'évêque ! Autrefois on le disait « marié avec son diocèse ». Ils pratiquent facilement le divorce, du fait de leurs mutations d'un diocèse à l'autre. Eux aussi sont invités à démissionner à 75 ans. Plusieurs se sont reconvertis comme aumôniers de couvent de religieuses mais ils n'ont plus la charge d'un diocèse. Ainsi, pour ces deux fonctions, on peut dissocier la personne et la fonction. Mais voilà qu'un pape, Benoît XVI, décide d'abrégier son temps et de se retirer. Un pape à la retraite ? les journalistes se sont aussitôt emparés de cette nouvelle. Du jamais vu ! Et pourtant certains y ont été contraints par la force. D'autres n'ont pas attendu leur fin de vie pour cesser leur fonction. On dit même que l'un d'entre eux quitta sa charge pour se marier ! Voici donc un pape sans fonction de pape. C'est effectivement une nouvelle intéressante. Les journalistes, toujours à l'affût de la dernière nouveauté, ont monté en épingle un comportement original du nouveau pontife. Cela peut vous sembler très secondaire ! Le pape François aurait refusé de porter ... la « mozette ». Ah ! cela annonce-t-il de grands changements ? Et d'abord qu'est ce que la « mozette » ! Il s'agit d'une petite cape comportant à l'origine une toute petite capuche, fermée sur la poitrine par une boutonnière, en velours rouge et bordée d'hermine blanche ... Bien sûr on a trouvé à ce rouge une signification chrétienne, à savoir le sang versé par Jésus. En fait la mozette rouge, mais encore les souliers rouges (que le nouveau pape a aussi refusés de porter) étaient historiquement des vêtements réservés aux empereurs <sup>1</sup>. L'écarlate, le cramoisi ou le vermillon et surtout la pourpre ont été un

« véritable objet de fascination symbolique. Ils furent réservés, et ce, sous peine de mort, aux empereurs de Rome et de Byzance... Aux empereurs encore le pape a emprunté insignes et vêtements : le trône d'or dit « pontifical », le titre « Souverain pontife » « Pontifex maximus » (Maximus = il n'y a rien de plus haut !), la tiare avec ses trois couronnes <sup>2</sup>, la crosse, la mitre, le pallium, mais encore le manteau rouge et la construction de Palais avec une cour nombreuse et fastueuse ... (Cf. article Leonardo Boff). Le décorum, le faste, les honneurs, les palais, un certain luxe, les grandes cathédrales, bref le spectacle... avec Mitres d'or, crosses, vêtements ostentatoires (mais ridicules !), un certain pouvoir, bagues et croix pectorales en or, calices et ostensoirs en or ... exercent une forte séduction sur les foules ; et il est toujours difficile pour celui qui exerce ce pouvoir de descendre de son piédestal, surtout quand il n'est plus très jeune !

Le pouvoir et la puissance, parlons-en ! Olivier Bobineau, sociologue français spécialiste de la sociologie des religions, vient de publier : « *L'Empire des Papes. Une sociologie du pouvoir dans l'Eglise* ». Ouvrage paru aux Editions du CNRS le 7 mars 2013. On peut s'interroger : par quelles déviations une église qui prône le don de soi, l'amour et la solidarité, a-t-elle cherché, sans relâche, au fil des siècles, à devenir un des principaux pouvoirs du monde occidental ?

Face aux désordres des siècles précédents (Serge 3 et d'autres), la Réforme dite grégorienne (du nom de Grégoire 7 qui l'a inspirée), a voulu marquer un point d'arrêt. La source de tous les maux (simonie et nicolaïsme <sup>3</sup>) apparaissait aux papes sous la forme du pouvoir laïque des rois, princes et empereurs qui nommaient les évêques et les curés sur leur territoire. Cette lutte pour leur retirer ce pouvoir a culminé lorsque Grégoire 7 est devenu Pape en 1073 et s'est violemment opposé à l'Empereur du Saint Empire romain germanique qu'il a excommunié. En mars 1075, il rédige alors un document resté célèbre : les « Dictatus Pape » Il y interdit toute nomination à quelque fonction ecclésiastique que ce soit par une autorité laïque. C'est lui qui voulait « jeter un anathème éternel sur le commerce des ecclésiastiques avec des femmes ». Il appela même le peuple chrétien au boycott des ministres du culte mariés (et ils étaient nombreux à cette époque !) et il interdit aux laïcs, sous peine d'excommunication de prendre part aux messes et d'une manière générale à tout acte ecclésiastique exécuté par l'un de ces desservants. En bien des pays le clergé résista. Nous y reviendrons.

Pour affirmer ainsi son pouvoir et son autorité, il va beaucoup plus loin : le pape se reconnaît le droit de



déposer les princes et les évêques du monde entier, de délier les sujets de tout serment de fidélité envers leur prince et affirme qu'il ne peut être jugé par personne au monde !! « *Les Dictatus papae énoncent pour la première fois les principes de la théocratie pontificale, systématiquement développés aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, en particulier par les papes Alexandre III, Innocent III, Innocent IV et Boniface VIII* » Cf. Encyclopédia universalis. Même si ce document n'est pas un décret à proprement parler, il n'en reflète pas moins l'état d'esprit de ce pape. En énonçant « *L'Église romaine n'a jamais erré, et, selon le témoignage de l'Écriture, elle n'errera jamais* » (décret 22), n'anticipait-il pas ce qui sera défini, dans les circonstances assez troubles en 1870, comme l'infaillibilité pontificale ? L'envers du décor, car il y en a souvent un : en revendiquant l'autonomie du pouvoir spirituel de l'église, le pape s'attribue à lui tout seul la nomination des tous les évêques du monde entier. Centralisme théocratique !

Revenu sur ses terres, bien que humilié à Canossa et apparemment repentant, fut-ce pour motif politique personnel, comme on l'a vu, l'Empereur continue cependant de nommer évêques et archevêques sur son territoire et d'exiger d'eux un serment de fidélité. Il va même jusqu'à faire prononcer la déchéance du Pape à la Diète <sup>4</sup> de Worms en janvier 1076. « *Descends, descends* » de ton trône, lui écrit-il, « *toi qui es à jamais condamné* » ! Bref c'est la guéguerre ! Le Pape répond en déposant le « roi des Teutons », comme il l'appelle en opposition au titre d' « Empereur des romains » que l'Empereur se donne à lui-même. En vertu de son droit de « lier et délier » (par une interprétation surprenante d'une parole de l'évangile !), et puisqu'il s'est attribué le pouvoir de déposer un roi ou un empereur, Grégoire 7 va prétendre aussi avoir le droit de nommer, à la place de l'Empereur Henri 4, un prétendant, Rodolphe de Souabe !

Il s'est ainsi proclamé le maître absolu de l'Église et du monde. Au delà de l'investiture des évêques, le conflit s'est durci en revendication du pouvoir suprême. A son tour l'Empereur Henri 4 convoque en 1080 une assemblée qui non seulement dépose le pape, mais va jusqu'à nommer un nouveau pape, Clément 3. Un nouveau pape ? cela a même entraîné la nomination de deux évêques par siège !!! vaste cafouillage ! L'intransigeance de celui qui pouvait déclarer au canon 19 de ses « *Dictatus papae* » : « *Il (le pape) ne doit être jugé par personne* » n'a fait que durcir les positions. Avec son armée, l'Empereur descendra plusieurs fois jusqu'en Italie et même à Rome. Le pape dut se réfugier à la forteresse du Château Saint Ange. La lutte

continuera avec l'Empereur Henri 5, fils de Henri 4. Le rapport de force entre l'empereur et la papauté va durer jusqu'en 1122, soit 42 ans ; c'est la lutte entre deux pouvoirs jaloux de leur autorité qu'ils affirment sacrée et à vocation universelle. C'est aussi la lutte entre deux clans comprenant de part et d'autre aussi bien des princes que des cardinaux ou des évêques. L'obéissance absolue à Rome devient la norme ! Mais la réforme grégorienne est en panne.

Jean



<sup>1</sup> Le rouge-pourpre symbolise la puissance, le pouvoir, la souveraineté.

<sup>2</sup> Abandonnée par Paul 6 en plein Concile Vatican 2 (1964), elle reprenait une symbolique liée aux empereurs romains. Don de Clovis à l'origine, la première couronne désignait le pape comme « père des rois ». Successivement s'y sont ajoutés 2 autres couronnes : la seconde en 1301 pour marquer l'autorité spirituelle au dessus de l'autorité civile (Benoit 8). La troisième en 1342 pour symboliser l'autorité morale du Pape sur tous les souverains civils. Tant mieux si le pape François se dépouille un peu plus ! (Benoit 12). (cf. article tiare papale)

<sup>3</sup> Simonie : trafic de biens religieux et des fonctions ecclésiastiques contre de l'argent ou des biens matériels. Nicolaïsme : incontinence des clercs astreints au célibat (mariage, concubinage)

<sup>4</sup> Diète : Assemblée officielle convoquée par l'empereur pour régler des problèmes spécifiques. Celle de Worms a rassemblé aussi bien les princes que des évêques et des archevêques de l'Empire.



Tiare trirègne-Le Trirègne (la Tiare papale formée de Trois Couronnes symbolisant le triple Pouvoir du Pape: père des rois, régent du monde, Vicaire du Christ) du XVIIIème siècle



# À TOUS SEIGNEURS TOUT HONNEUR !

## *Un clin d'œil à l'élection papale*

Trois niveaux dans l'Église : au sommet, les dignitaires qui pourvoient aux orientations générales de l'institution et qui disposent des pouvoirs décisionnels : évêques, cardinaux et celui qui les préside sans contestation possible. Puis le niveau intermédiaire entre les poids lourds et les réclamations urticantes de l'échelon suivant, les contraignant souvent à choisir entre la fidélité à la hiérarchie et la connivence avec les communautés de la base. Il s'agit de la corporation sacerdotale des prêtres, ces « sans-grade » si géniaux parfois mais si souvent aussi menacés dans leurs initiatives. L'inconfort de leur situation permet de comprendre certaines réactions surprenantes dans leurs comportements. Le peuple des fidèles enfin ou les simples chercheurs de Dieu dont la modeste existence permet, ne serait-ce que créer les emplois qu'occupent les locataires des deux niveaux précédents. Malheureusement, c'est ainsi que l'Église est encore perçue dans l'imaginaire populaire : une organisation stratifiée, étagée, hiérarchisée, et fonctionnant de haut en bas avec peu de remontées dans l'autre sens. Circulation la plupart du temps en sens unique. Dans le sens « des aiguilles d'une mitre ...

Les locataires des étages supérieurs s'affirment, entre autres, par le recours obstiné à des signes vestimentaires décoratifs pour bien marquer la séparation d'avec « ceux qui n'en sont pas » c'est-à-dire le peuple lui-même. Qui, aujourd'hui, dans notre monde contemporain, s'habille

comme un évêque ou un cardinal, de vêtements d'apparat aussi hors de propos à l'image que de crinolines de nos jours et qui n'ont de sens qu'aux yeux de ceux qui les exhibent ? Il n'est en effet écrit nulle part que les premiers apôtres se soient éclipsés dans le magasin d'habillement du Cénacle pour se parer d'atours distinctifs sitôt revêtus de la Force d'en haut. Et pourtant, la première visite d'un nouveau promu dans la hiérarchie ecclésiastique aujourd'hui risque bien d'être rendue à son tailleur. L'autorité d'un responsable se mesure-t-elle à l'extravagance de son trousseau ? L'apparition en rangs serrés de Nos Seigneurs écarlates alignés sur les marches de saint Pierre à l'occasion d'une élection papale n'évoque-t-elle pas un banc de homards en fin de cuisson au milieu duquel apparaît un cardinal décoloré, blanc comme un linge et encore tout épaté de se trouver là ? De plus, le rouge éclatant dont nos princes célibataires nous fusillent les prunelles, n'actualise-t-il pas un conte dont nos grands-mères enchantaient notre enfance : le petit chaperon rouge ? Lorsqu'on vous regarde, amis évêques, défiler cérémonieusement au pas ralenti de l'Histoire ancienne, on ne peut s'empêcher de superposer à votre procession l'image d'un défilé de haute couture. La dignité d'une telle exposition porte, en temps ordinaire, à l'admiration du corps, de ses formes, de sa souplesse en osant les mettre en relief par des vêtements originaux, colorés, assortis et parfois d'une fantaisie à la limite de la provocation modérée. Lorsque le vôtre se déroule en surimpression sur

le premier, quelle affliction ! Tous semblables, toute gaieté conjurée, toute originalité diabolisée.

Comment ne réalisez-vous pas que, ce qu'il faut bien appeler des déguisements d'un autre âge, sont l'expression infantile d'un besoin primitif de reconnaissance publique exacerbée à force de vous heurter à un monde de plus en plus autonome et critique ? Les abbé Pierre, Joseph Wrezinski, Nelson Mandela, et tous les prophètes de ce temps ont-ils besoin de recourir à ces artifices pour faire entendre leur voix ? Votre garde-robe chatoyante venant combler l'angoisse d'un besoin fondamental insatisfait : la reconnaissance sociale devenue improbable, par une société laïque qui s'est exilée depuis longtemps hors de votre champ d'influence. Il nous faudra aborder plus loin le malaise majeur de l'Église à l'égard de la sexualité humaine, à la suite des déviations de la vision religieuse depuis des siècles, pour mieux comprendre le rôle joué par ces travestis. Mais les brûlantes questions d'actualité ne se résolvent pas dans le tourbillon envoûtant de soutanes blanches, violettes, rouges ou noires. Ces témoins bariolés de l'exhibitionnisme désespéré d'un pouvoir unilatéral en voie d'émiettement ne séduisent plus que les seuls nostalgiques d'une période où l'omnipotence de l'Église relayait avantageusement la discrétion de Dieu dans l'Histoire.

*Yves Louyot*  
Extrait de *Résur-erection*



# COURRIER DES LECTEURS

## *Une rencontre fraternelle*

Le 21 mars dernier, Jean et moi avons été sollicités par un groupe de chrétiens de l'Aude (laïcs, prêtres mariés ou en exercice) pour témoigner de la vitalité de notre Association.

Nous avons évoqué la façon dont Plein Jour se fait connaître par son Site rénové, ses bulletins trimestriels, les multiples coups de téléphone reçus, les correspondances par mail ou courrier postal, les deux Rencontres annuelles et les contacts avec les médias.

Nous avons surtout débattu de la règle du célibat qui n'est pas dans l'Evangile, mais que l'Eglise autoritaire a imposée. Ce système a fait du prêtre un homme à part, consacré, qui bénit et à qui on attribue des pouvoirs quasi divins. C'est une aberration et une duperie monumentale. Le prêtre est un homme comme les autres qui, dans sa vie, se veut disciple de Jésus et se soucie de ses frères.

Durant cette rencontre, la parole a circulé, libre et confiante. Elle nous a fait connaître les difficultés rencontrées par ceux qui ont quitté le ministère : pressions de la hiérarchie, problèmes matériels de réinsertion ...

Nous avons eu l'évidence qu'il faut que s'amplifie notre révolte contre cette castration de la personne humaine pour qu'explode en chacun de nous la liberté de l'amour.

*Dominique, Jean*



Le 31 mars 2013, un ami m'a envoyé cette perle :

« Bonne Pâque !

Il est vrai que depuis nos années d'études la manière de concevoir cette « résurrection » de Jésus a certainement bien évolué.

Passage de l'admiration et de l'étonnement devant ce qu'on nous présentait comme une réalité physique, à une vision dynamique et interrogative pour notre propre vie :

Suis-je acteur de résurrection ?

Oui, il y a toujours une vie à restaurer ou un supplément de vie à épanouir quelque part près de nous ».





DEMI.TOUR  
A DROITE

**DROITE**

